

M. de la Harpe 5
K.
A M É L I E,
TRAGÉDIE BOURGEOISE;
EN CINQ ACTES
ET EN PROSE.

PRIX, 36 sols.



A L O N D R E S ,

Et se trouve , à Paris ,

Chez LE JAI, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.



AVERTISSEMENT.

JAi fait imprimer cette Pièce telle que je desirerois qu'elle fût représentée, à quelques retranchemens près, qui sont tous indiqués par des guillemets ou par des notes. Mais comme les suffrages ont été fort partagés sur les différens changemens que jè lui ai fait subir, & notamment sur le rétablissement de la catastrophe, qui a paru indispensable aux uns & qui revolte les autres, j'ai cru devoir donner des Variantes pour satisfaire tout le monde, & beaucoup plus encore pour ne laisser aucun doute sur ma reconnaissance, aux personnes éclairées qui ont daigné m'honorer de leurs avis. Elles jugeront par-là du parti que j'en ai su tirer; & dans les cas où je m'en suis écarté, elles trouveront du moins les raisons qui m'y ont déterminé.

L'exemple de M. Sédaine Jussit pour autoriser cette addition. Il a fait la même chose à la fin du Philosophe sans le savoir, par un motif tout opposé à celui qui me l'a suggérée; & personne ne s'est avisé de le trouver mauvais. On l'avoit forcé de mutiler son ouvrage; il a voulu le faire connoître tel qu'il l'avoit conçu: je ne cherche au contraire qu'à marquer ma déférence pour les lumières de mes Censeurs. La supériorité des talens de M. Sédaine lui donnoit le droit de soutenir sa première idée: la foiblesse des miens doit me rendre méfiant sur le choix que j'ai fait, & m'impose le devoir de m'en justifier.



PERSONNAGES DU DRAME.

AMÉLIE, jeune orpheline Angloise, élevée en France, depuis l'âge de onze ans.

MÉRICOURT, oncle paternel d'Amélie.

Le Docteur ALL-HEARTY, (prononcez *ALARTY*) Vieillard Anglois, oncle maternel d'Amélie.

Mad. DORVAL, Veuve respectable qui a élevé Amélie.

DORVAL, son fils, Amant d'Amélie.

BERVILLE, faux ami de Dorval, prétendant quelque tems à la main d'Amélie.

LIMEUIL, jeune Officier de Marine qu'Amélie a connu à Brest, & qui l'a recherchée sans succès.

JACQUINSON, jeune Anglois de la connoissance de Berville.

Mad. HEVARD, bonne femme ouvrière, indigente & amie d'Amélie.

LISETTE, servante de Madame Dorval.

UN LAQUAIS de Méricourt.

DEUX AUTRES DOMESTIQUES, l'un de Dorval, l'autre de Limeuil, (personnages muets.)

L'habillement des Personnages doit être respectivement celui de gens aisés, mais sans faste. All-Hearty & Jacquinson seront à l'Angloise. La simplicité & la modestie doivent relever les charmes d'Amélie.

Les Domestiques sans livrées, excepté celui de Limeuil, qui portera lui-même son uniforme de la Marine.

Madame Hevard sera vêtue avec propreté, mais conformément à son indigence.

• On n'oubliera pas sur-tout que Lisette n'est point une Soubrette du bon ton; mais la servante d'une honnête Bourgeoise.

La Scène se passe dans différens quartiers de Paris, & commence sur les huit heures du soir.



A M É L I E,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle de l'appartement de Méricourt; il doit y avoir une porte dans le fonds qui soit censée donner dans l'intérieur, & une autre sur l'un des côtés par où l'on entre de dehors.

SCÈNE PREMIERE.

Mad. HEVARD, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *brusquement; il est près d'entrer dans l'intérieur.*

JE vous dis, Madame, que M. de Méricourt est sorti.

Madame H E V A R D.

J'entends, Monsieur; mais ne puis-je parler à Mademoiselle sa nièce?

LE DOMESTIQUE, *de mauvaise humeur.*

Ah! — attendez. (*Il sort par la porte du fonds.*)

Aiij

SCENE II.

Madame HEVARD, *seule.*

PAUVRE Amélie! — Que je la plains! —
(*Elle se retourne.*)

LE DOMESTIQUE, *repasse sans rien dire à*
Madame Hevard.

Viendra-t-elle, Monsieur? (*Point de réponse.*)
(*Il sort. — Elle continue.*)

Se voir réduite à tout tenir de la pitié d'un parent, qui lui reproche tous les jours ses bienfaits, & qui n'attend peut-être que le moment de la sacrifier! — Ah! je voudrois bien que cette lettre pût adoucir ses chagrins.

SCENE III.

AMÉLIE, Madame HEVARD.

AMÉLIE.

AH! ma bonne amie, c'est vous? Si je l'avois su, je n'aurois pas tardé si long-tems.

Madame HEVARD.

Vous êtes trop bonne, Mademoiselle.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 7

AMÉLIE.

On vous voit si rarement, depuis que vous avez quitté la maison.

Madame HEVARD.

Que voulez-vous ? Je craindrois de porter ombrage à M. de Méricourt : il est si soupçonneux !

AMÉLIE.

Aussi n'ai-je jamais osé vous inviter à venir plus souvent. — Mais, hélas ! toujours souffrir ! & personne avec qui pleurer !

Madame HEVARD.

Allons, Mademoiselle, prenez courage. Tenez, voici quelque chose qui vous consolera peut-être. (*Lui montrant la lettre.*) Cela vient de Londres.

AMÉLIE, *vivement.*

De mon oncle All-Hearty ? Donnez, ma chère amie... (*Elle lit. — S'interrompant.*) Respectable vieillard ! (*Elle poursuit sa lecture.*)

Madame HEVARD.

Eh bien ?

AMÉLIE, *avec transport.*

Ah, Madame ! il viendra ; quel bonheur ! Dorval ! je pourrai donc...

Madame HEVARD, *avec surprise.*

Quel nom prononcez-vous ?

A iv

A M É L I E ;

A M É L I E.

Celui d'un homme qui m'est toujours cher ;
malgré ses injustices.

Madame H E V A R D.

Vous ne lui avez déjà fait que trop de sacrifices. Je ne vous pardonne pas ; entr'autres , d'avoir refusé cet honnête Officier qui vous recherchoit à Brest.

A M É L I E.

Limeuil ? — Plus je l'estimois , moins j'ai dû le tromper : il méritoit toute ma tendresse ; mais mon cœur étoit à Dorval.

Madame H E V A R D.

Sa conduite, depuis trois ans, devoit pourtant...

A M É L I E.

Ah ! ne r'ouvrez pas mes plaies.

Madame H E V A R D.

Croyez-moi, Mademoiselle , oubliez Dorval ; renoncez-y pour votre repos.

A M É L I E.

Moi, je renoncerois à l'espoir de le ramener à la vertu ? — Après les soins généreux que sa mere a pris de mon enfance , je souffrirois qu'elle pût me reprocher les désordres de son fils , me regarder comme la cause de tous ses malheurs , m'accuser moi-même d'ingratitude & de perfidie ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 9

Madame HÉVARD.

Mais comment la désabuser sur cette lettre que M. de Méricourt vous força d'écrire à Dorval avant votre retour de Brest ?

AMÉLIE.

Je dirai la vérité.

Madame HÉVARD.

Et voudra-t-on l'entendre ?

AMÉLIE.

Vous me désespérez. — Lettre fatale ! — Parent cruel ! — Ah ! si Dorval avoit eu mon cœur, il eût reconnu l'expression de ma tendresse dans cet aveu même de mon indifférence !

Madame HÉVARD.

Vous avez vu tout le contraire.

AMÉLIE.

Non, il n'est pas possible qu'il s'y soit mépris ; il me connoissoit trop ; on l'aura séduit ; on aura profité de sa foiblesse : qui sait même si mon oncle, pour achever de le détacher de moi, n'a pas cherché à me détruire dans son esprit ?

Madame HÉVARD.

Il en est bien capable. Jugez donc des difficultés que vous éprouveriez ?

AMÉLIE.

Elles ne m'effrayent point.

Madame H E V A R D :

Vous avez beau dire, c'étoit au commencement qu'il falloit entrer en explication.

A M É L I E.

Eh ! le pouvois-je ? Le puis-je encore ? Sans cesse , obsédée par mon oncle , qui me quitte aujourd'hui pour la première fois , depuis que je suis avec lui ? — Je vous l'avouerai , même , quand il m'eût été possible de me justifier alors , peut être ne l'aurois-je pas voulu. Je me trouvois sans fortune , presque sans esperances. Dorval venoit d'obtenir un poste assez brillant ; on n'eût peut être vu dans mon retour , que le desir d'un établissement avantageux ; & cette idée m'eût trop humiliée.

Madame H E V A R D.

Mais qu'esperez-vous aujourd'hui ?

A M É L I E.

Les bontés du Docteur All-Hearty me font prétendre à une fortune au moins égale à celle de Dorval. On ne pourra plus me soupçonner de vues intéressées ; je ne craindrai plus de parler.

Madame H E V A R D.

Je suis bien désolée de vous voir attachée à cette idée ; Dorval ne le mérite pas. — Savez-vous quel homme il a pour ami ?

A M É L I E.

Ah ! vous me déchirez...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 12

Madame H E V A R D.

Un homme sans mœurs , sans principes ; faisant le mal pour le plaisir d'en faire ; un monstre ; Berville enfin ; & c'est tout vous dire...

A M É L I E.

Hélas ! je ne le connois que trop. — Frémissez , ma chere. — Ce monstre...

Madame H E V A R D.

Eh bien ?

A M É L I E.

Il veut être mon époux.

Madame H E V A R D.

Ciel ! que me dites-vous ?

A M É L I E.

Il a gagné M. de Méricourt, qui m'a déjà parlé de ses propositions, d'un ton...

Madame H E V A R D.

Ah ! mon enfant , que je vous plains !

A M É L I E.

Concevez - vous , mon oncle ? — Car enfin ; malgré sa dureté pour moi , il est honnête homme ; & s'il connoît Berville , se peut-il ?...

Madame H E V A R D.

Cela ne l'arrêtera pas. — Tenez : M. de Méricourt est de ces gens qui ne sont bons que pour eux dans le monde ; qui craignent toute espee d'embarras ; qui en voient par-tout , & à qui rien ne coûte pour s'en affranchir.

A M É L I E.

Vous me faites trembler ! — Encore , si mon oncle All-Hearty pouvoit venir bientôt ! (*Elle parcourt sa lettre.*) « *Le mois ne finira pas...* » Hélas ! il ne fait que commencer !

Madame H E V A R D.

Quelque chose qui arrive , défendez-vous d'un engagement qui feroit le malheur de votre vie.

A M É L I E.

Je ne puis croire que mon oncle veuille m'y contraindre.

Madame H E V A R D.

Je crains tout de sa part. — Mais quelqu'un vient.

A M É L I E.

C'est lui , sans doute.

Madame H E V A R D.

Adieu.

A M É L I E.

Qu'il m'en coute de vous laisser aller sitôt ! (*Madame Hevard sort. Amélie qui alloit la reconduire , s'écrie en se retournant.*) Ah ! je suis perdue : Berville est avec lui !... (*Elle rentre dans sa chambre.*)



SCENE IV.

MÉRICOURT, BERVILLE.

MÉRICOURT.

C'EST un parti pris , Monsieur ; elle sera votre femme , ou je l'abandonne.

BERVILLE.

Je ferois pourtant fâché d'être cause qu'elle perdît vos bontés.

MÉRICOURT.

Cela dépendra d'elle : je suis las de tous les soins & les inquiétudes qu'elle me donne ; il faut que cela finisse. — Comment , je ne me suis pas marié pour éviter tout embarras ; c'est cent fois pis encore !

BERVILLE, *de l'air d'un homme qui donne toujours raison.*

Il est vrai que vous avez toutes les charges du mariage , sans en goûter les plaisirs.

MÉRICOURT.

Ah ! c'est incroyable ; le tracas , les soucis , les contrariétés que j'éprouve depuis que je me suis chargé d'Amélie ! on ne fait jamais à quoi s'en tenir ; à Brest , on la croyoit éprise d'un

certain M. de Limeuil , Officier de Marine : cela n'étoit pas trop de mon goût ; j'allai la chercher pour la soustraire à ce danger. — Point du tout ; je la trouvai plus entêtée que jamais de son premier amant. — Mais vous le connoissez , je crois , cet homme à belle passions ? — C'est Dorval.

B E R V I L L E .

Oui vraiment , je le connois ; & même vous me ferez plaisir de garder avec lui le secret sur toute notre affaire.

M É R I C O U R T .

Moi ! Je ne le vois plus : depuis le congé en forme que j'ai forcé ma niece de lui donner , il n'a osé reparoître qu'une fois ; & Amélie , gênée par ma présence , l'a si mal reçu , qu'il a pris sagement le parti d'y renoncer : ainsi , les prétentions ne doivent pas vous inquiéter.

B E R V I L L E .

Non , mais je crains les mauvaises plaisanteries ; son ressentiment contre elle pourroit lui dicter des propos

M É R I C O U R T .

Oui : d'autant mieux qu'il fait , depuis quelque tems , profession ouverte d'un souverain mépris pour les femmes. Au reste , vous ne devez pas vous allarmer de tout ce qu'il pourra vous dire. Ma niece est jeune , étourdie , peut-être inconsequente ; mais sage , honnête , sensible ; & je

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 15

puis répondre qu'elle a beaucoup mieux profité que lui, des soins que Madame Dorval a bien voulu donner à son éducation. Oh ! c'est celle-là qui est une femme vertueuse !

B E R V I L L E.

Je le fais.

M É R I C O U R T, *poursuivant.*

Et sans le fol amour que ma niece pris pour son fils, je me serois bien gardé de la retirer d'auprès d'elle. Mais, Dorval pour lors n'avoit pas le fou ; & la mort de mon frere de Londres, qui laissa des affaires dans le plus grand désordre, ayant renversé toutes les espérances d'Amélie, je crus devoir arrêter les progrès de cette passion dangereuse, en les séparant l'un de l'autre.

B E R V I L L E.

Et vous fîtes fort sagement. Les jeunes personnes connoissent rarement ce qui leur convient ; c'est à l'expérience à les éclairer.

M É R I C O U R T.

Sans doute : il auroit donc fallu me dépouiller entièrement pour les établir ? Puis la famille ; puis les enfans ; & tout cela me seroit encore tombé sur les bras ?

B E R V I L L E.

Mais n'ai-je pas entendu dire que Mademoiselle votre niece avoit un oncle maternel fort

riche , qui devoit venir incessamment s'établir en France , & lui assurer tout son bien.

M É R I C O U R T.

Qui ? le bonhomme All-Hearty ? Comptez là-dessus : il y a huit ans qu'il le projette ; voyez comme il arrive.

B E R V I L L E.

On pourroit , au moins , tirer de cet Anglois quelques lumieres sur les affaires de Londres. Je soupçonne qu'il y a là - dessous de mauvaises menées.

M É R I C O U R T.

Belles chimeres ! dont Amélie se repaît toute la journée. Voilà ce qui la rend si rétive. Elle se flatte encore de recouvrer une partie de sa fortune : elle dispose , dans son petit calcul , de celle même du vieil All-Hearty & s'échauffe l'imagination par l'idée de pouvoir faire un jour le bonheur (il prononce ce mot avec un *emphasis affectée*) de Dorval. — Oh ! cela est fort touchant ! Mais...

B E R V I L L E.

Vous croyez qu'elle y pense encore , malgré ce qu'on a pu lui dire , comme à vous , de sa conduite.

M É R I C O U R T.

J'ai pris grand soin moi-même de l'en entretenir. Elle affecte beaucoup d'indifférence ; elle
ne

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 17

ne parle de Dorval qu'avec indignation , & cependant elle en est folle : je n'en suis pas la dupe... Quoiqu'il en soit , tous ces petits caprices ne doivent point nous arrêter. Vous lui convenez à tous égards : — je veux bien , en sa faveur , faire un dernier effort. — Dans le fond , y suis-je obligé , moi ? Ce n'est que ma niece , au bout du compte : mais en lui faisant du bien , je prétends que ma volonté règle son choix.

B E R V I L L E.

Rien de si naturel ! — (*comme par réflexion*) Cependant... Ecoutez donc , Monsieur , avec la passion que vous lui supposez , c'est risquer beaucoup pour un homme délicat....

M É R I C O U R T.

Oh ! n'allez-vous pas étaler aussi les grands sentimens ? Sera-ce la première fille mariée contre son gré , dont un homme de tête aura dû venir à bout ? — D'ailleurs les vingt mille écus sont tout prêts (*avec humeur.*) Vous me l'avez demandée , j'ai fait des démarches , & je vous avouerai que...

B E R V I L L E.

Je n'hésite plus , Monsieur , & je m'abandonne à vos soins généreux.

B

A la bonne heure. — Restez ici : je vais vous l'envoyer : parlez-lui , flattez-la ; tâchez de l'attendrir ; en un mot , faites de votre mieux ; & si elle me résiste . . . Ah ! cela ne peut pas être. — Mais si elle vous refuse. — Parbleu ! je lui tiendrai parole. (*il entre chez Amélie*).

S C E N E V.

B E R V I L L E , *seul*.

Où : Mais , je me suis trop avancé. — Serois-je trompé dans mes espérances ? — Si l'oncle All-Heartly alloit mourir à Londres . . . Une femme avec vingt mille écus ! — Ma foi , cela n'en vaut pas la peine. Mon cher M. de Méricourt , je suis votre très-humble. Se seroit-il imaginé que j'étois amoureux de sa niece ? Non , en vérité : que diroient nos amis ? — (*il réfléchit*). Cependant Méricourt peut se tromper dans ses conjectures. — Au pis aller , que risquai-je ? — L'orgueilleuse Amélie ne manquera pas de persister dans ses refus , quand ce ne seroit que pour mortifier son oncle ; (car voilà les femmes !) Celui-ci s'emportera . . . Enfin , que fais-je ? — On pourroit obtenir . . . Ma foi ! ce seroit une assez jolie petite affaire à traiter en passant . . . Mais . . .

S C È N E VI.

AMÉLIE, *en larmes*, MÉRICOURT,
la tenant par le bras, BERVILLE.

MÉRICOURT, *avec emportement*.

LA voilà, Monsieur, cette Amélie que je croyois si douce!.. La plus opiniâtre, la plus fiere, la plus perverse des femmes! — Ah! je ne me possède plus. — (*Impétueusement.*) C'en est trop: — Mademoiselle. — Je veux bien vous laisser encore quelques instans pour vous déterminer: — je souhaite que Monsieur réussisse à vous faire entendre raison. — Mais ne croyez plus m'amuser par vos délais. — Non, il faut, ou m'obéir, ou sortir de chez moi avant qu'il soit une heure.

A M É L I E.

Ah! mon oncle! quoi? c'est vous que je trouve aujourd'hui sans pitié? Vous voulez m'abandonner? — Hélas!

M É R I C O U R T.

Il ne tenoit qu'à vous de conserver mes bontés. Mais vous en avez trop abusé; & votre entêtement,...

A M É L I E .

Que n'est-il en mon pouvoir de vous obéir !
Exigez tout de moi —. Mais ce cruel sacrifice...

M É R I C O U R T , *l'interrompant vivement.*

Est précisément ce que j'exige : vous m'avez
entendu : votre sort est dans vos mains. (*Il entre
& ferme la porte sur Amélie qui vouloit le suivre.*)

S C E N E V I I .

AMÉLIE, *revenant*, BERVILLE.

A M É L I E .

IL me laisse ! — (*A Berville*) Ah ! Monsieur ;
que vous ai-je fait pour m'attirer cette odieuse
persécution ?

B E R V I L L E .

J'aurais bien mieux aimé ne vous tenir que de
vous-même. — Mais vos rigueurs me rendent
excusable , & l'excès de mon amour...

A M É L I E ,

Votre amour ! grand Dieu ! quels seroient
donc les effets de votre haine !

B E R V I L L E .

Un seul mot peut tout apaiser en faisant mon
bonheur.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 21

AMÉLIE.

Mais ce mot , quel charme auroit il pour vous ;
si la violence pouvoit me l'arracher , mon cœur
démentiroit ma bouche.

BERVILLE.

Je n'aurois jamais cru vous inspirer tant d'a-
version. — Mais. — (*Avec amertume*) Je vois la
cause de cette répugnance.

AMÉLIE, *vivement*.

Homme peu délicat , vous la connoissez , vous
m'aimez , & vous ne la respectez pas ?

BERVILLE.

Dois-je respecter une erreur qui peut troubler
vos plus beaux jours ?

AMÉLIE.

Eh ! seront-ils moins malheureux , dans un
engagement contraire à mes vœux les plus ar-
dens ?

BERVILLE.

Au défaut de votre cœur , je saurois me con-
tenter de votre estime ; & pour me la refuser..

AMÉLIE, *très-vivement*.

Il ne faut que vous connoître ; oui , lâche ,
vous me poussez à bout ; je n'ai plus rien à mé-
nager. — Vous me proposez d'unir ma destinée à
la vôtre ; vous voulez que je remette entre vos
mains le sort de toute ma vie , ma félicité ,
mon honneur ? Mais savez-vous quelles sont les

loix de cet honneur redoutable ? Connoissez-vous seulement les droits de l'amitié ? Répondez-moi, si vous l'osez ? Dorval fut-il votre ami ?

B E R V I L L E.

Et l'est encore.

A M É L I E.

Et vous ne rougissez pas de me parler de mariage & d'amour ?

B E R V I L L E, *avec aigreur.*

Je pourrois avec quelque succès repousser des outrages si peu mérités, par des reproches mieux fondés. — Si Dorval n'avoit pas eu lieu de pleurer votre inconstance, dont la preuve subsiste encore, écrite de votre main ; il ne m'eût jamais eu, ni pour consolateur, ni pour rival.

A M É L I E.

Et si vous n'aviez été l'un & l'autre, Dorval feroit digne aujourd'hui d'apprendre que je l'aime, que je ne cessai jamais de l'aimer, (*à part & en se retournant,*) autant que je te déteste & t'abhorre. (*A Berville.*) Indigne ! vous prétendez connoître le cœur des femmes, & vous m'avez pû croire assez barbare pour plonger, de sang froid, le poignard dans le sein de mon Amant ? Vous l'avez lue, cette lettre ? Et vos yeux, si perçans pour saisir nos moindres ri-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 23

dicules , n'y ont apperçu que les expressions dictées par mes tyrans ?

B E R V I L L E.

J'ai vû ce que tout le monde a pû voir ; comme moi : mais vous aimez apparamment à me rendre responsable de vos torts.

A M É L I E , *avec impétuosité.*

Et quel horrible plaisir avez-vous pû goûter vous-même à précipiter votre ami dans l'abîme ? Que pouviez - vous gagner à corrompre ses mœurs , à lui rendre familier le parjure , la séduction , tous les crimes qui ne sont que des jeux pour vous ? Que vous servoit-il d'empoisonner en lui toutes les sources du bonheur , en lui rendant odieuse la portion la plus sensible de l'humanité ? Sans vous , sans vos conseils , Dorval , jusqu'alors vertueux , n'eût pas été si prompt à me condamner : il eût jugé de mon cœur par le sien ; mes soupirs , mes sanglots se feroient fait entendre au fond de son ame ; à mon retour , tous ses chagrins se feroient évanouir ; un regard de son amante eût dissipé ses craintes , & la tendre Amélie seroit aujourd'hui la plus heureuse des épouses.

B E R V I L L E.

Le courroux vous aveugle , Mademoiselle ; réfléchissez sur ma conduite , sur les vœux même

Biv

que je forme en ce jour , ne sont - ils pas la preuve de mon-estime pour vous ?

A M É L I E.

Eh ! que m'importent vos sentimens ? C'est aux yeux de Dorval que je voulois paroître ce que je suis , ce que je fus toujours ; & vous m'avez tout ravi ; tout , jusqu'à la douceur de l'estimer assez pour vouloir me justifier : destinée à l'aimer jusqu'à mon dernier soupir , je cherche en lui l'homme de mon cœur , je ne retrouve plus qu'un monstre qui vous ressemble...

B E R V I L L E.

Qui me ressemble ! — Il vous fuit , il vous méprise , & moi...

A M É L I E.

N'achevez pas : vous ne feriez qu'ajouter l'imposture à la perfidie.

B E R V I L L E.

De quelques traits cruels qu'il vous plaise de m'accabler , l'intérêt de votre bonheur est le seul qui me touche.

A M É L I E.

Vous l'entendez , grand Dieu !

B E R V I L L E.

De grace , songez que cet entretien doit décider de votre sort.

A M É L I E.

Vous le saviez , & vous l'avez souffert !

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 25

B E R V I L L E.

Je ne puis , sans frémir , envisager les maux
qui vous menacent.

A M É L I E.

Et vous ne frémissez pas d'en être la cause !...

B E R V I L L E.

'Abandonnée de tous ! — Réduite à l'indigence...

A M É L I E , avec fermeté.

'Ah ! cessez d'affecter une fausse pitié. — Vous ne connoissez pas le courage d'une femme que soutient sa vertu.

B E R V I L L E.

Ces peines qui vous sont réservées , vous ne les voyez que de loin ; mais le moment approche où....

A M É L I E.

Je les verrai de près , & je saurai les supporter. — Oui ; la mort , même la plus douloureuse , me seroit préférable à l'horreur de vivre avec vous.

B E R V I L L E.

J'entends du bruit... C'est Méricourt. — Feignez du moins...

A M É L I E , avec une indignation froide.

Conseil digne de vous !.. (Vivement) Vous ne me trouvez donc pas assez punie , d'avoir une seule fois trahi les sentimens de mon cœur ?

SCENE VIII.

MÉRICOURT, & les Acteurs
précédens.

MÉRICOURT.

JE vous entend, Mademoiselle, vous ne vous laissez pas de me braver ! Allez, fille ingrate, allez ; ne paroissez jamais devant mes yeux.

AMÉLIE.

Vous me le répétez, Monsieur, ce cruel arrêt ! Hélas ! (*Elle se jette à ses genoux*) Au nom d'un frere que vous aimiez, n'abandonnez pas ma jeunesse : veillez toujours sur la malheureuse Amélie.

MÉRICOURT, *la repoussant.*

Moi ! cessez de vous en flatter : une fois délié de vous, je ne veux pas même entendre prononcer votre nom.

AMÉLIE, *se relève en étendant les bras vers le Ciel.*

Mon pere ! Et c'est à lui que tu confias ta fille.

MÉRICOURT.

Votre Pere ! — Il vous eût punie plus sévèrement encore.

AMÉLIE.

Est-il possible ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 27

MÉRICOURT.

Il savoit quel traitement mérite une jeune personne qui se respecte assez peu.....

AMÉLIE.

Juste Ciel ! Achévez.

MÉRICOURT.

J'en dirois trop pour votre honneur : sortez ;
& que jamais

BERVILLE, *avec l'air de l'instance,*
mais froidement.

Ah ! différez jusqu'à demain ; la nuit.....

MÉRICOURT.

Non, elle a dû tout prévoir : pourquoi s'y est-elle exposée ?

BERVILLE.

Souffrez au moins que je l'accompagne.

AMÉLIE, *vivement.*

Vous, cruel ? Non, jamais :

MÉRICOURT.

Vous voyez son ingratitude.

BERVILLE.

Eh ! Mademoiselle, pour vous même, pour votre sûreté.....

AMÉLIE.

Non.

M É R I C O U R T , à Berville.

Elle a ses raisons : je la connois à présent. Allez ;
Mademoiselle , rassembler tous vos effets , & sur
le champ. . . .

B E R V I L L E , *de même.*

Ah ! de grace , Monsieur. . . .

M É R I C O U R T .

Rien ne pourra changer ma résolution.

A M É L I E .

Mais , que je sache au moins. . . .

M É R I C O U R T , *avec emportement.*

Sortez , vous dis-je , & ne me portez pas à des
extrémités qui vous seroient funestes.

A M É L I E , *d Berville.*

Méchant ! Voilà ton ouvrage ! C'est à présent
que tu jouis ! Ah ! (*Elle rentre en sanglottant*).

S C E N E I X.

M É R I C O U R T E T B E R V I L L E .

B E R V I L L E .

VOUS savez , Monsieur , si j'ai mérité cette
apostrophe ? Cependant elle m'attribue tous les
malheurs ; & je serois fâché, . . .

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 29

M É R I C O U R T.

N'en craignez rien ; je tiens ici de quoi la confondre.

B E R V I L L E.

Comment !

M É R I C O U R T.

Elle nous trompoit tous deux. — J'aurois juré que son amour pour Dorval étoit le seul obstacle à nos vues.

B E R V I L L E.

J'ai tout lieu d'en être persuadé ; les reproches amers dont elle vient de m'accabler à son sujet, ne me laissent pas le moindre doute.

M É R I C O U R T.

Cet excès de dissimulation augmente encore ma fureur. — Plus sincère, je l'aurois écoutée ; mon cœur ne se fût point fermé à la compassion ; mais nous abuser avec tant d'impudence, ajouter la fausseté à la mauvaise conduite ! — Oh ! voilà de ces torts que je ne saurai jamais pardonner.

B E R V I L L E.

Et se peut-il qu'elle en soit coupable ?

M É R I C O U R T, *lui donnant un papier.*

Lisez, & vous en jugerez : c'est une lettre que j'ai surprise dans sa chambre ; lisez.

B E R V I L L E , *lit.*

» Je ne vois que trop, ma chere Amélie, com-
 » bien de chagrins vous devez essuyer de la part
 » de Méricourt. — Je brûle, ma pauvre petite,
 » de pouvoir te délivrer d'une tyrannie insup-
 » portable pour un cœur sensible comme le tien;
 » je n'ai pas cessé un instant de te regretter de-
 » puis que tu nous as quittés. — Mes affaires
 » vont être incessamment terminées, & j'espère
 » que le mois ne finira pas sans que tu puisse re-
 » cevoir les embrassements du meilleur de tes
 » amis ». (*En rendant la Lettre d Méricourt*) Elle
 est anonyme & sans date.

M É R I C O U R T , *tenant toujours la Lettre.*

Rien n'est plus clair, c'est le jeune homme de
 Brest, c'est Limeuil; & voilà le prétexte de tant
 de refus & de délais : on attendoit ce libérateur
 pour se soustraire à ma tyrannie. — Malheureuse
 Amélie, tu sentiras de combien de périls t'eût
 préservée cette autorité respectable.

B E R V I L L E .

Eh bien ! Monsieur, après de pareilles épreu-
 ves, que penser des femmes ?

M É R I C O U R T , *d'un ton sévère.*

Des fautes particulières ne forment point un
 titre pour outrager tout le sexe : la vertu seroit
 plus longtems son partage, si le vice étoit moins

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 31

souvent le nôtre. — Quant à mon imprudente niece, je ne présume pas que vous la regrettiez beaucoup? Recevez cependant mes excuses de... :

B E R V I L L E.

Ah ! Monsieur , ma reconnoissance n'en est pas moins sincere ; mais je suis mortifié d'avoir donné lieu au traitement rigoureux que vous lui faites éprouver. Elle ne manquera pas d'attribuer sa disgrâce à mes poursuites ; & vous sentez combien les explications seroient désagréables pour moi.

M É R I C O U R T.

Je prend tout sur mon compte.

B E R V I L L E.

N'importe , on me soupçonnera toujours de vous avoir irrité contr'elle. — Ah ! Monsieur , il est plus intéressant que jamais , de détruire cette idée. — (*hésitant*) Vous en avez un moyen. — Cette lettre...

M É R I C O U R T, *réfléchissant.*

Oui : — En la prévenant , ... on pourroit en tirer parti. — Mais ce seroit la perdre de réputation ; & j'aime mieux attendre qu'elle-même ...

B E R V I L L E, *feignant de se rendre.*

Effectivement , le procédé seroit cruel. — Mais. — En ce cas , il faut donc lui pardonner , & la garder chez vous.

M É R I C O U R T , *reprenant sa fureur.*

Moi la garder ? M'exposer aux chagrins cuisans que m'attireroient ses inconféquences ? Ah ! je déserterois plutôt la maison. — Oui , j'aimerois mieux... Allons , mon parti est pris , elle m'y force. — Je vous quitte , Monsieur ; soyez tranquille ; quoi qu'elle puisse dire , j'ose me flatter que l'on croira plutôt un oncle , reconnu pour honnête-homme , qu'une fille...

S C E N E X.

A M É L I E , *préparée pour sortir ;*
M É R I C O U R T , *prêt à rentrer ,*
B E R V I L L E , *à l'écart.*

A M É L I E.

A quel nouveau supplice me réservez-vous encore ? Ah ! Monsieur !

M É R I C O U R T , *tenant toujours la lettre.*

Je n'écoute plus rien ; vous savez ce que vous méritez.

B E R V I L L E , *à l'écart.*

Voyons comment cela tournera.

A M É L I E.

Ce que je mérite ! (*apercevant la lettre.*)
Ciel ! que vois-je ? Ah ! par pitié ! — Rendez-moi... mon unique consolation,

M É R I C O U R T.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 33

MÉRICOURT.
Vous osez l'avouer, fille indigne du jour !
(Elle fait un mouvement pour prendre le papier, il le retire brusquement, le referme dans sa poche, & ajoute, en s'éloignant.) Ce trait manquoit à votre caractère.

AMÉLIE, vivement, en suivant Méricourt :
Daignez m'entendre. — Un seul mot. — C'est..
(Méricourt, en lui faisant signe de s'en aller, ferme la porte sur elle.)

S C E N E X I.

AMÉLIE, qui se croit seule,
BERVILLE, à l'écart.

AMÉLIE.

IL ne m'écoute pas ! ciel ! que devenir ? Précautions funestes ! Elles vont tourner contre moi. — Généreux All-Hearty ! Faut-il que tes bontés mêmes combleront aujourd'hui mon malheur ? — Quel sera mon refuge ?

BERVILLE, toujours à l'écart.
Écoutons ; ceci devient intéressant.

AMÉLIE.

Madame Dorval... (Berville marque son inquié-

34 AMÉLIE; PART

tude ; Amélie rejetant cette idée avec une sorte d'horreur & d'égrie.) Mais son fils... Ah ! peut-elle ne pas être prévenue ?...

BERVILLE, *idem.*

Ah ! bon, comme cela.

AMÉLIE, *poursuivant.*

Juste ciel, qui vois mes tourmens, ne m'abandonne pas ! — Que dis-je ? — Dieu bienfaisant, j'entends ta voix ; cette femme vertueuse... La respectable Hévard...

BERVILLE, *idem.*

De mieux en mieux !

AMÉLIE.

Oui, je trouverai près d'elle un asyle impénétrable à la méchanceté des hommes.

BERVILLE, *en s'en allant.*

Il suffit. — C'est ce que nous verrons.

AMÉLIE.

Mon Dieu, vous lui rendrez les secours que j'attends de sa compassion. *(Elle sort.)*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente un Sallon différent de celui du premier Acte, dans l'intérieur de la maison de Madame Dorval. Il doit y avoir deux portes dans le fonds, l'une qui donne dans l'antichambre, l'autre dans l'intérieur de l'appartement, & une troisieme sur le côté, qui est celle du logement de Dorval.



SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DORVAL, seule, s'occupant à différents ouvrages : elle n'en peut continuer aucuns ; elle est dans la plus grande agitation.

IL est déjà sept heures ! — Il ne vient point ! —
Quelle nuit j'ai passée ! — Ah ! Dorval ! Ah !
mon fils. — Tu ne sais pas ce que c'est que le
cœur d'une mere.

S C E N E I I.

Madame DORVAL, LISETTE.

Madame DORVAL, *effrayée.*

QUE voulez-vous, Lisette? — Seroit-il arrivé quelque chose à mon fils?

L I S E T T E.

Dieu nous en préserve, Madame. C'est une pauvre femme qui demande à vous parler.

Madame DORVAL.

Qu'elle vienne. — Ne manquez pas de faire entrer ici Dorval, si-tôt qu'il paroîtra.

L I S E T T E:

Oui, Madame.

Madame DORVAL.

Dites lui que je l'en prie. — (*Lisette veut s'en aller.*) Ecoutez: S'il tardoit plus de deux heures... Vous iriez... Où l'envoyer? Hélas! mon fils n'est plus assez honnête pour que je sache quelles sont ses liaisons. (*A Lisette.*) Vous enverrez chez M. de Berville; on y saura peut-être ce qu'il est devenu.

L I S E T T E.

Je n'y manquerai pas, Madame; (*en s'en allant.*)
Quelle mere! que je la plains! (*Elle sort.*)

TRAGÉDIE BOURGEOISE 37

Madame DORVAL.

Ah ! que n'ai-je encore mon Amélie ! cette inclination vertueuse l'avoit préservé long-tems des écarts ordinaires à son âge : mon fils trouvoit auprès de moi tout ce qui pouvoit flatter son cœur : Amélie, se peut-il que ton inconstance ?...

SCENE III.

Mad. DORVAL , Mad. HEVARD,
hésitant de se présenter.

Madame HEVARD.

PARDON, Madame ; on m'a dit que je pouvois entrer.

Madame DORVAL, *avec bonté.*

Vous avez très-bien fait.— Voyons, que souhaitez-vous ?

Madame HEVARD.

Hélas ! Madame , je n'ai pas cherché à l'entendre, je vous le jure.— Mais vous en parliez tout-à-l'heure.

Madame DORVAL, *vivement.*

De qui ? De mon fils ? Auriez-vous quelque chose à m'apprendre ? De grace...

Madame HEVARD.

Non, Madame, c'est de Mademoiselle Amélie:
Quelle douleur pour elle! si elle savoit...

Madame DORVAL.

Quoi?

Madame HEVARD.

Ah! Madame, vous ne lui rendez pas justice!

Madame DORVAL.

Comment?

Madame HEVARD.

Vous l'accusiez d'inconstance! — Hélas! il
s'en faut bien: elle ne seroit pas réduite à l'état
affreux. . .

Madame DORVAL.

Quel état?

Madame HEVARD.

Un si bon cœur! une ame si noble! sans autre
ressource qu'un travail qui suffit à peine à mes
besoins! — Il faut être bien dur! — Un oncle!
ah! cela fait compassion!

Madame DORVAL, *avec intérêt*.

Poursuivez donc.

Madame HEVARD.

Monsieur de Méricourt...

Madame DORVAL.

Eh bien?

Madame HEVARD.

Parce qu'elle a refusé ce Monsieur de Berville,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 39

qui ne la recherchoit, dans le fond, qu'à cause de la dot que lui promettoit son oncle...

Madame DORVAL.

Je me meurs d'impatience! — Achevez, Méricourt?...

Madame HEVARD.

Madame, il l'a chassée de chez lui.

Madame DORVAL.

Amélie? — Quelle indignité!

Madame HEVARD.

Ah! vous avez bien raison. Si vous saviez, Madame, combien elle vous aime & vous honore? — Pauvre Demoiselle! — C'est son amour pour Monsieur Dorval qui est la cause de la perte. Je n'ai cessé de le lui prédire, depuis que j'ai l'honneur de la connoître.

Madame DORVAL.

Mais, comment accorder ce que vous me dites, avec la lettre qu'elle-même...

Madame HEVARD.

Elle-même! ah! Madame, si vous saviez tout ce qu'elle a souffert avant de s'y déterminer — Elle brûle de se justifier à vos yeux.

Madame DORVAL.

Comment a-t-elle attendu si long tems!

Madame HEVARD.

Les précautions de son oncle, la crainte d'irriter contre elle un homme de qui elle tenoit

Civ

tout. — Faut-il vous l'avouer? — La conduite de Monsieur Dorval...

Madame D O R V A L, *avec douleur.*

Il est vrai qu'elle est bien étrange!

Madame H E V A R D.

Ah! Madame, Amélie en est désolée; mais hélas! — abandonnerez-vous votre chère enfant dans une situation si déplorable. — Quels secours que ceux que je puis lui donner! — ah! si vous la rejetez, ne lui refusez pas du moins vos avis & votre compassion. — Que je serois consolée, me dit-elle en partant, si ma chère maman donnoit quelques larmes à mon sort!

Madame D O R V A L, *avec une effusion de tendresse.*

Quelques larmes? ah! mon Amélie! viens dans mes bras: ils te seront toujours ouverts (à Madame Hevard) courez, Madame, qu'elle vienne. — Mon cœur me l'avoit toujours dit. — De grace ne perdez pas un instant. — Que je l'embrasse! — Pauvre petite! — Dites - lui bien, sur-tout que je ne veux pas qu'elle ait d'autre asyle que ma maison.

Madame H E V A R D, *empressee de sortir.*

Ah! je vais lui rendre la vie. (Elle sort).

SCÈNE IV.

Madame D O R V A L, seule.

JE conçois à présent les raisons de Méricourt ; pour éloigner sa niece de chez moi. — Voyez mon injustice ? J'en accusois la pauvre Amélie. — Mais , quel heureux changement son retour va produire ! mon fils a le cœur bon : ses égaremens ne sont qu'une erreur de l'esprit , le fruit de mauvais conseils. — J'ai de violens soupçons sur ce Berville. — Mais une larme d'Amélie aura bientôt détruit son ouvrage ; mon fils va la revoir ; il la reverra fidelle ; & ses préventions cédant à sa vertu , il ne pensera plus qu'à mériter lui-même son estime. (*Appercevant Lisette*).



SCÈNE V.

Madame DORVAL, LISETTE.

Madame DORVAL, *vivement.*

EH bien, qu'a-t-on appris chez Monsieur de Berville?

LISETTE.

Vous ne m'avez ordonné, Madame, que d'y envoyer dans deux heures.

Madame DORVAL.

Cela est vrai ; j'ai tort. Mais que voulez-vous donc ?

LISETTE.

Une visite. — Monsieur, de Méricourt.

Madame DORVAL, *vivement.*

Ah ! mon Dieu, quel contretems ! Lui avez-vous dit que j'y étois ?

LISETTE, *embarrassée.*

Madame, vous nous avez défendu de vous céler jamais.

Madame DORVAL.

Vous avez raison ; mais, pour la première fois de ma vie, je regrette bien de n'avoir pas fait

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 43

fermer ma porte. — Il faut donc le recevoir ! — Si Amélie venoit pendant...

L I S E T T E, *transportée de joie.*

Amélie ? quoi, Madame, cette chere Demoiselle que nous aimions tant, qui étoit allée en Bretagne. — Nous la reverrions ?

Madame D O R V A L.

Oui, Lifette, elle doit venir ici dans l'instant mais ayez grand soin de l'empêcher d'entrer tant que son oncle y sera.

L I S E T T E, *s'en allant.*

Cela suffit, Madame.

Madame D O R V A L.

Qui peut amener ici Méricourt ? Je ne fais pourquoi je redoute de l'entendre....

S C E N E VI.

Madame DORVAL, MÉRICOURT.

M É R I C O U R T.

Vous devez être étonnée, Madame, de recevoir si matin ma visite ; cependant, si je ne me trompe, vous devinez déjà ce qui vous l'attire...

Madame D O R V A L.

Pas plus, Monsieur, que je ne conçois les rai-

sons qui m'ont privée si longtems de l'honneur de vous voir.

MÉRICOURT.

Eh ! Madame , vous êtes mere ; & vous devez savoir que les choses ne tournent pas toujours au gré de parens raisonnables. Forcés de contrarier le goût des jeunes gens , nous croyons les préserver du danger par nos sages précautions ; mais quand nous écartons un mal , ils savent en faire naître un plus grand. Voilà le cas où je me trouve avec ma niece.

Madame DORVAL.

Comment , Monsieur ?

MÉRICOURT.

Ah ! vous êtes surement plus instruite que vous ne voulez le paroître : dans un moment aussi critique , il est impossible qu'Amélie , qui ne connoît que vous , n'aime que vous....

Madame DORVAL.

Je. fais , Monsieur , tous ses malheurs ; & la dureté...

MÉRICOURT.

La dureté ? Madame , ah ! foyez sûre qu'à ma place vous vous seriez comportée comme moi.

Madame DORVAL.

A votre place , je n'aurois jamais étendu les droits que donnent les bienfaits , plus loin que ne peut aller l'autorité même paternelle. — Que dis-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 45

je ? Ces bienfaits , ne les deviez vous pas à une orpheline qui vous fut confiée par votre frere ? C'est votre sang , & vous l'abandonnez ?

M É R I C O U R T.

Quand vous connoîtrez sa conduite , vous me blâmeriez moins ; & vous perdrez sans doute l'estime que vous conservez pour elle.

Madame D O R V A L.

Le refus qu'elle a fait de Monsieur Berville me donneroit pourtant une idée assez avantageuse de son discernement , & de sa façon de penser...

M É R I C O U R T , *embarrassé.*

Il est bien question ici de ce refus.

Madame D O R V A L.

Expliquez-vous donc , Monsieur.

M É R I C O U R T.

Eh ! Madame , soyez sûre qu'il m'a fallu des motifs bien plus pressans , pour prendre à son égard un parti si violent. Mais quand une fille...

Ah ! Madame , à toute autre que vous...

Madame D O R V A L.

Vous me faites frénir !

M É R I C O U R T.

Un reste de pitié pour elle...

Madame D O R V A L , *avec impatience.*

De grace ! achevez ...

M É R I C O U R T.

Que vous dirai-je ? L'ingratitude la plus monf-

trueuse pour tous ses bienfaiteurs ; la fausseté la plus soutenue ; une intrigue secrète avec un jeune Officier nommé Limeuil , qu'elle a connu à Brest ; enfin , des projets d'enlèvement , auxquels elle semble l'avoir encouragé elle-même.

Madame D O R V A L.

Ciel ! que m'apprenez - vous ! — Je ne puis croire...

M É R I C O U R T , *lui montrant la lettre*

d'All-Hearty.

J'en ai les preuves ; (*lui proposant de lire*) & vous pouvez ...

Madame D O R V A L , *la rejetant.*

Epargnez moi cette triste certitude. — Amélie ! — Amélie ! — ah !

M É R I C O U R T.

Croyez-moi , Madame , oublié une ingrate ; qui ne mérite plus les pleurs que vous versez. Imittez plutôt une sévérité nécessaire , quand tous les conseils sont sans effet : l'humiliation , la détresse , sont les seules leçons qui puissent la toucher.

Madame D O R V A L.

Et vous comptez pour rien les écueils que l'indigence va multiplier sous ses pas ? Vous la connoissez foible ; & vous l'exposez seule à soutenir des combats , souvent trop pénibles pour la vertu la plus courageuse ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 47

MÉRICOURT,

Mais que gagnerions-nous à user d'indulgence ?
N'ai-je pas assez éprouvé que rien ne peut la ré-
duire ? Et puisque toutes mes précautions ont
été vaines, qu'espérez-vous de

Madame DORVAL.

Lui faire détester ses erreurs, la préserver
de nouvelles fautes, en un mot la rendre ver-
tueuse, ou la conserver telle.

MÉRICOURT.

Vous vous flattez, & vous ferez la dupe de
votre sensibilité.

Madame DORVAL.

Elle ne sera pas, du moins, la victime de
votre excessive rigueur.

MÉRICOURT, *offensé*.


Madame!...

Madame DORVAL, *vivement*:

...Eh! ce ne sont pas les premiers malheurs
qu'a causés votre inquiète prévention. Que
ne laissez-vous Amélie auprès de moi ? Livrée
à ma tendresse, elle ne se fût point égarée sur
mes pas ; vous la trouveriez encore estimable ;
cet amour innocent qui vous caufoit tant d'a-
larmes, feroit aujourd'hui notre commune joie,
& je ne pleurerois pas la perte de mon fils.

SCÈNE 2

MÉRICOURT.

Quoi ! Madame, vous m'imputez?...
Madame DORVAL, *avec passion.*

Vous m'avez déchiré le cœur ! — Amélie !
 mon Amélie ! il faut donc cesser de t'estimer ! —
 Mais rien, non rien au monde ne pourra m'em-
 pêcher de te plaindre & de te secourir.

MÉRICOURT.

Vous vous en repentirez ; c'est moi qui vous
 le prédis.

Madame DORVAL, *avec fermeté.*

Vous perdrez tous vos droits sur elle, Mon-
 sieur ; respectez ceux que va me donner une
 juste pitié : j'ose l'exiger. — Et que jamais mon
 fils n'apprenne cet odieux secret.

MÉRICOURT.

Je voulois vous épargner des chagrins qui me
 paroissent inévitables pour vous, si vous la
 recevez.

Madame DORVAL.

Je rends grace à vos soins, Monsieur, mais...

MÉRICOURT.

Ils sont inutiles : je vous entends, Madame,
 & vais vous en délivrer. (*Il sort.*)

SCENE.

SCENE VII.

Madame DORVAL, *seule.*

JE n'en puis donc plus douter ! Elle est coupable ! O Ciel ! — En effet quel intérêt son oncle même pourroit-il avoir à l'accuser ? — Cependant il est inconséquent, foible, impétueux — De pareils défauts équivalent souvent à la méchanceté. — S'il étoit possible qu'Amelie ! Ne seroit-ce qu'un vain espoir ! — Ah ! trop malheureuse mere ! je comptois deux enfans , l'un qui me doit la vie , l'autre adopté par ma tendresse. — Tous deux nés pour s'aimer, ils se haïssent ou se méprisent ; tous deux faits pour assurer le repos de ma vieillesse, ils en feront peut être le tourment ; & ce jour qui les réunit, ce jour si long-tems appelé par mes larmes. . . . Helas ! — On vient. — C'est elle. . . .



SCENE VIII.

AMELIE, Madame DORVAL,
LISETTE, Madame HEVARD*.

AMÉLIE, *se précipitant dans les bras de
Madame Dorval.*

AH! Madame, c'est vous que je revois, que
j'embrasse! (*s'apercevant de la froideur de Madame
Dorval*) Mais vous détournez les yeux! vous me
repoussez! (*avec un cri*). Ah! vous ne m'aimez
plus! (*Elle tombe appuyée sur le dos d'un siège*).

(*) Dans cette Scene & dans la suivante, Ma-
dame Dorval partagée entre sa tendresse pour Amélie,
& le chagrin que lui donnent les fautes qu'on im-
pute à cette jeune personne, se refuse à ses caresses
avec l'air de les désirer, affecte un air sévère, & ne
peut le rendre repoussant. Cette pantomime deman-
deroit la plus grande attention de la part de l'Actrice
chargée de ce rôle. Il faut que toute la partie des gestes
& des regards qu'Amélie peut saisir, soit assez dure pour
l'affliger; mais que le Spectateur ne s'y trompe pas
& devine par le reste ce qui se passe dans le cœur
de cette femme sensible; sans quoi son retour subit
ne paroîtroit plus naturel.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 51

MADAME HEVARD, *à Lisette.*

Qui peut causer ce changement ? Pauvre enfant !

LISETTE, *d part , à Madame Hevard.*

Je n'y conçois rien ; à moins que ce ne soit ce vilain Monsieur de Mericourt : il sort d'ici.

MADAME DORVAL.

Retirez-vous, Lisette : (*Lisette sort*) & vous, Madame, vous pouvez aller à vos affaires ; je me charge à présent d'Amélie.

MADAME HEVARD.

Mais daignez, Madame..... Ah ! laissez-moi plutôt la renmener.....

MADAME DORVAL.

Soyez sans inquiétude.

AMÉLIE, *se relevant pour suivre Madame Hevard.*

Helas ! Pourquoi me retenir, si j'ai cessé de vous être chère, si je ne les dois plus qu'à votre compassion ces secours que j'aimois à tenir de amitié ?

MADAME HEVARD, *prenant Amélie par la main.*

Sans doute : il vaut bien mieux.....

MADAME DORVAL.

Madame, laissez-nous, je vous en prie.

(*Madame Hevard se retire à pas lents.*)



S C E N E I X.

Madame DORVAL, AMELIE.

Madame DORVAL.

E H ! puis-je vous donner des preuves plus essentielles de ma tendresse, qu'en vous dérochant à vous-même, & au funeste pouvoir de vous perdre?

A M É L I E.

Et vous aussi, Madame ! Ah ! ce coup est affreux !

Madame DORVAL.

Modérez-vous, Amélie : (*à part*) que sa douleur me peine ! (*à Amélie*) Ecoutez-moi, ma fille ; on peut oublier le passé.

A M É L I E.

Plût au Ciel ! ...

Madame DORVAL.

Mais il faut qu'une conduite irréprochable efface les impressions.

A M É L I E, *avec l'assurance de la vertu.*

Achevez. — De qui m'ose-t-on accuser ?

Madame DORVAL, *avec douceur.*

Rentrez en vous-même ; & soyez sincère : j'ai quelque droit de l'attendre de vous.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 53

AMÉLIE.

Ces droits me sont aussi chers que sacrés ; mais si je n'avois pour moi le témoignage de mon cœur, me serois-je exposée ?...

Madame DORVAL.

Prenez garde, Amélie : il ne suffit pas d'être honnête en effet. Les moindres conséquences d'une femme portent toujours atteinte à sa réputation ; & ce bien ne doit pas nous être moins précieux que la vertu même.

AMÉLIE.

Quels discours ! quelle humiliation ! — Trop aveugle parent ! que vous me faites payer cher des bienfaits ! . . . — Mais je ne dois pas les oublier ! — Hélas ! on m'outrage ! on me déshonore ! & je n'ose me défendre. — Je ne puis même le vouloir !

Madame DORVAL, *avec beaucoup de chaleur.*

Ah ! je reconnois ton cœur. (*la serrant dans ses bras*) Oui ! tu es toujours mon Amélie. — Console-toi, mon enfant ; va Mericourt s'abuse ; j'en suis sûre, il en fera fâché lui-même ; & ta modération . . . (*Reprenant un ton sévère*). Mais il faut que votre innocence éclate.

AMÉLIE.

Eh ! si vous n'en doutiez pas, que m'importeroit le jugement des autres.

Dii;

Madame D O R V A L.

Il fait tout pour vous & pour moi;

A M É L I E, *avec peine.*

Vous serez satisfaite. Helas !

Madame D O R V A L, *avec tendresse.*

Il suffit : (*l'embrassant*) mon Amelie. — Ma fille, ma chere fille, féche tesl armes.

S C E N E X.

D O R V A L, Madame D O R V A L;
A M É L I E.

D O R V A L, *en entrant,*

QU E vois-je ! Amélie avec ma mere ?

Madame D O R V A L, *avec empressement,*

Ah ! te voilà, mon ami ; tu m'as causé des tranfes mortelles.

A M É L I E, *à part.*

O Ciel ! quel est mon trouble !

D O R V A L.

Vout êtes bien bonne, Madame, de... (*à part*)
Je ne puis soutenir sa vue. — Possédons-nous.

Madame D O R V A L, *le prenans par la main.*

Viens, mon enfant, embrasse ton Amelie. —
(*Amélie fait un demi mouvement pour recevoir*

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 55

Dorval qui s'écarte avec mépris.) Elle t'aime toujours ; elle n'en a point.

DORVAL, *cherchant à couvrir son indignation sous le ton du persifflage.*

Vous m'en assurez , ma mere ? D'honneur ! je ne m'en serois jamais douté ; voyez comme les choses changent !

AMÉLIE, *à part.*

O ! mépris accablant !

Madame DORVAL, *d'un ton severe.*

Quoi ! mon fils , vos chagrins vous font manquer aux égards ? ...

DORVAL, *idem.*

Des chagrins ? Moi , Madame ? Ah ! j'ai , graces au Ciel , assez de raison pour me consoler.....

Madame DORVAL.

Je vous parlois d'égards ; & l'on en doit toujours au malheur.

DORVAL, *idem.*

Mademoiselle est affligée ? Oh ! c'est une autre affaire : je la plains beaucoup. — Mais ne seroit-ce pas un peu sa faute ? les caprices ne réussissent pas toujours.

AMÉLIE, *à part.*

L'ingrat !

Madame DORVAL.

Cessez , mon fils , un propos qui me blesse : je

D iv

m'attendois à vous trouver plus sensible ; & si vous saviez par quel événement Amélie.

D O R V A L , *légèrement.*

A propos , j'allois vous le demander.

A M É L I E , *à part.*

Quel suplice !

D O R V A L , *idem.*

Cela doit être touchant.

Madame D O R V A L .

Et plus intéressant pour vous-même , que vous ne pensez.

D O R V A L , *idem.*

Pour moi , ma mere ? je m'étois pourtant flatté que nous n'aurions jamais rien de commun , Mademoiselle & moi. — Mais , surcroît de bonheur ! — Daignez donc m'apprendre.

A M É L I R , *voulant sortir.*

Non , Madame , — je n'y puis plus tenir. — Souffrez.

Madame D O R V A L ,

Restez , de grace.

D O R V A L , *idem.*

Pourquoi gêner Mademoiselle ? Si cela lui fait trop de peine , ce sera pour une autre fois.

Madame D O R V A L , *vivement.*

Eh ! quittez ce ton insultant qui me désespère ! — Elle a tout sacrifié pour vous : son repos , sa

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 57

fortune, ses espérances ; tout, jusqu'à son asyle. —
Méricourt l'abandonne ; & vous l'outragez ?

D O R V A L.

Mais, je ne vois pas que j'aye aucune part. . . .

Madame D O R V A L.

Votre faux ami, Berville. . . osoit prétendre
à sa main ; & ses refus

D O R V A L, *troublé, à part.*

Berville ! (*À part*) M'auroit-il fait un secret ? . . .
(*Haut en reprenant le ton du persifflage*) Lui ! penser
à se marier ? Le fait est un peu hasardé !

A M É L I E, *à part.*

En ai-je assez souffert ? . . .

D O R V A L.

Je ne suis pas l'heureux mortel à qui l'on fait
de tels sacrifices ? . . .

Madame D O R V A L, *voulant le rapprocher
d'Amélie.*

Encore un coup, mon fils. . . .

D O R V A L, *sérieusement.*

Qu'exigez-vous de moi ?

Madame D O R V A L.

Ton bonheur, mon repos.

D O R V A L.

Quoi, Madame, après sa perfidie ? . . . Amélie ;
ne devriez-vous pas rougir ? . . .

Madame D O R V A L.

C'en est trop : respectez son infortune, si vous ne savez pas répondre à sa tendresse.

D O R V A L, *vivement.*

Ma mere ! vous m'aimez ; & c'est vous qui la dérobez à mes justes reproches ! avez-vous oubliée qu'elle fut impitoyable pour moi ? — Cruelle ! (*A Amélie.*) Il ne manquoit à votre barbarie que de m'ôter le cœur de ma mere, & de m'exiler de sa maison.

A M É L I E, *à part.*

Peut-on éprouver plus de tourmens en un jour ?

D O R V A L, *poursuivant.*

Mais il sera de peu de durée , ce triomphe de l'injustice ; la honte & les remords !...

A M É L I E, *indignée.*

La honte, les remords ! — Ils ne sont que pour les coupables.

D O R V A L.

Et qui le fut plus que vous ?

Madame D O R V A L,

Eh ! mon fils, épargnez...

D O R V A L, *poursuivant sans l'écouter.*

Au mépris de tous les sermens, trahir la foi que vous m'aviez jurée ; sacrifier l'Amant le plus tendre , le plus respectueux , à un indigne rival , à un vil suborneur !

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 59

AMÉLIE, *vivement.*

Vous l'avez pu croire? Ingrat! — Vous ne méritez pas d'être défabusé.

DORVAL, *furieux.*

Osez-vous nier?...

Madame DORVAL, *sévèrement.*

Quoi! des emportemens, Dorval, & devant moi?

AMÉLIE.

Ce prétendu rival, que vous vous permettez d'outrager sans le connoître, Limeul, plus généreux, plus délicat que vous, apprit mes engagements, fut les respecter & se contenter de mon estime.

DORVAL.

Votre ardeur à le justifier montre assez à quel point...

AMÉLIE.

Eh que prouve, cruel, votre acharnement à me condamner?

DORVAL.

Que je connois votre cœur.

AMÉLIE, *en se détournant & pleurant.*

Hélas! que n'ai-je mieux connu le tien! — Tu ne m'aimas jamais...

DORVAL.

Que cela n'est-il vrai! vous n'auriez pas goûté

le plaisir barbare de m'accabler de votre indifférence & de vos mépris.

Madame D O R V A L.

Cruels enfans ! — Ils me feront mourir !...

D O R V A L , à *Amélie*.

Pouvez-vous , sans remords , vous rappeler cette fatale entre-vue , ou les derniers efforts de ma tendresse ?... (Peut on pousser plus loin la dureté , l'ingratitude !) Mes larmes & mon désespoir vous arracherent-ils un soupir ?

A M É L I E.

Tu ne l'entendis pas ! que te dirois-je ? Hélas !..

D O R V A L.

Vous parleriez en vain. — Vous fûtes parjure une fois , & votre confusion même...

A M É L I E.

J'étouffe... Je me meurs...

Madame D O R V A L.

Retire toi , mon enfant.

A M É L I E , *sort en sanglottant*.

Ah !



S C E N E X I.

Madame DORVAL, DORVAL.

Madame DORVAL.

C'EST abuser de son état : je ne vous le pardonne pas.

DORVAL.

Quoi, Madame ! après toutes les peines qu'elle m'a causées ?...

Madame DORVAL.

Jamais un honnête-homme ne dut traiter ainsi la femme du monde la plus méprisable ; & la retraite que je donne à Amélie devoit vous faire penser...

DORVAL, *l'interrompant.*

Qu'elle vous trompe, & non qu'elle mérite mérite plus d'estime.

Madame DORVAL.

Eh ! pourquoi la supposer capable de tant de fausseté ?

DORVAL.

Une triste expérience ne m'a que trop appris à connoître...

Madame D O R V A L, *l'interrompt.*

Le femmes, n'est-ce pas? Pour suivez, mon fils, ne vous contraignez point.

D O R V A L.

Je fais vous respecter, ma mere.

Madame D O R V A L, *vivement.*

Eh! mon ami, ne faites pas, en ma faveur, une exception qui ne peut me flatter. — Je m'en apperçois à regret: vous méprisez les femmes; & cette façon de penser n'annonce que trop un cœur corrompu.

D O R V A L.

Eh, Madame! quand je n'ai trouvé dans les unes que coquetterie, insensibilité, légèreté; dans d'autres de la fausseté, de l'amour-propre, de la perfidie; dans le plus grand nombre, beaucoup d'effronterie, de vanité, d'inconséquence, vous ne voulez pas...

Madame D O R V A L.

Vous avez vu, mon fils, bien mauvaise compagnie; & voilà ce qui remplit d'amertume le cœur de votre mere. Né sensible & généreux, un triste système, en altérant vos mœurs, a changé votre caractère. Vous ne croyez plus à la vertu: comment la pratiqueriez-vous encore?

D O R V A L.

C'est me juger avec beaucoup de sévérité: je ne vois pas cependant que je vive autrement que tous les jeunes gens.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 63

Madame DORVAL, *reprenant vivement.*

Mais en sont-ils plus estimables ou plus heureux ? » D'ailleurs , je crois appercevoir en vous
» une différence qui m'afflige : les uns sont déré-
» glés par goût ; (je vous connoît trop délicat
» pour vous en soupçonner) ; d'autres sont empor-
» tés par un tempérament fougeux , que la raison
» ne sauroit dompter : mais , mon fils , vous avez
» passé l'âge des folies. — Seroit-ce donc par
» principes que vous auriez choisi cet abominable
» genre de vie ? — Je ne vous parle pas des dan-
» gers qu'il entraîne. Mais quand il n'existeroit
» point de loix contre ceux qui osent troubler
» l'ordre civil & la paix des familles... pouvez-
» vous envisager sans horreur cette chaîne mouf-
» trueuse de crimes , rendus nécessaires l'un par
» l'autre. » * Ah ! reviens... reviens , mon ami ,
d'une erreur qui te prépare d'éternels regrets. Il
est de vrais plaisirs sans doute ; & tu dois les cher-
cher : mais c'est d'ans un engagement formé par
l'honneur & par la sympathie ; c'est auprès d'une
femme honnête que tu pourras les goûter ; c'est-là
que tu trouveras des secours touchans dans tes

(*) Si l'on vouloit représenter cette Pièce , on pour-
roit supprimer ce qui est ici marqué de guillemets.
J'ai laissé subsister ce passage pour la lecture , à cause
de la moralité qu'il renferme & que je n'ai pas cru
déplacée dans la bouche d'une bonne mere.

peines , des consolations dans tes chagrins , une tendresse inépuisable en ressources pour faire ton bonheur.

D O R V A L .

Eh ! voilà ce que je me promettois avec Amélie ! — Elle a pu me tromper ! Et vous me condamnez encore ! Quelle femme sera fidelle & tendre , si la douce , la sensible , la naïve Amélie ? ...

Madame D O R V A L .

Quand ses torts avec vous seroient aussi réels qu'ils me semblent douteux , n'y auroit-il plus au monde une femme digne de vous fixer ?

D O R V A L .

On ne s'expose pas deux fois aux tourmens qu'elle m'a fait éprouver. — Ah ! jamais , non , jamais il ne sortira de mon cœur , ce cruel aveu : *je ne t'aime plus.* — Inhumaine ! Eh ! que t'avois-je fait pour m'abandonner , pour me trahir , pour m'assassiner de sang froid ? Fidele à mon amour , en proie à la douleur de t'avoir perdue , mort pour tout l'Univers , je ne respirois que pour toi : pour toi seule je fatiguois le Ciel de mes larmes & de mes vœux : je te sacrifiois mon ambition , ma fortune , le repos même d'une mere qu'allarmoît mon désespoir : j'eusse plus fait encore. — Ingrate ! & c'est le moment de ton retour , ce moment si désiré pour qui j'aurois donné le reste de ma vie , c'est lui que tu choisis ...

Madame

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 65

Madame D O R V A L.

Pourquoi vous occuper sans cesse d'une idée affligeante, qu'un mot d'explication peut détruire? Je l'avoue, les apparences étoient contre Amélie; mais je l'ai trop bien connue pour la juger comme vous. — Sans vos emportemens, sans les propos injurieux dont vous l'avez accablée, sa justification, déjà commencée, ne vous eût peut-être laissé à vous-même, que le parti du repentir.

D O R V A L.

Oh! je fais trop, Madame, de quels détours elle est capable, pour ne pas m'en défier. — Avec quelle adresse la parjure sembloit me préparer au coup qu'elle m'alloit porter! « Ses parens, m'é-
» crivit-elle, étoient moins disposés que jamais
» à remplir nos vœux; elle seroit désespérée de
» me voir partager son indigence; la raison m'or-
» donnoit de l'oublier; elle m'y invitoit elle-
» même » ... La volage me supposoit un cœur tel que le sien.

Madame D O R V A L, *avec transport.*

Que dites-vous, Dorval. Ce trait m'éclaire; elle étoit obsédée; elle cherchoit, sans doute, à vous prévenir sur la démarche qu'on exigeoit d'elle! — Ah! mon fils, mon cher fils, je vais te rendre ton Amante. — Crois-en les larmes de ta mere; & sur-tout tâche de mériter une Amélie.

(Elle sort).

E

SCENE XII.

DORVAL, *seul.*

(*Il suit sa mere des yeux , comme un homme frappé d'étonnement ; après un moment de silence*).

DANS quel trouble elle me laisse ! — Elle va me rendre mon Amante ! (*Il fait un mouvement pour aller vers la porte*). Que faites-vous ma mere ? Ecartez plutôt loin de moi cet objet de ma haine. — (*Il se jette dans un fauteuil*). Que dis-je ? Malheureux ! — Hélas !... Je n'ai peut-être que trop justifié son infidélité. — Mes remords... Ma mere... O déchirante idée ! — (*Il se promene , & puis s'arrête tout court.*) Mais par quelle bisarrerie tout ce qui devrait l'irriter contre Amélie , ne sert-il qu'à lui confirmer son innocence ? (*Avec le geste du mépris*). Elle est femme , & peut-être... (*Violemment.*) Sexe perfide , tes efforts sont vains ; je ne serai plus ta victime. — (*Revenant à lui*) Où m'emporte le dé espoir ? — Fils dénaturé ! — (*Avec affection*) C'est la plus tendre , la plus respectable des meres que j'ose outrager. — (*Furieux*) Ah ! barbare Amélie , toi seule en est la cause...



S C E N E X I I I .

DORVAL, BERVILLE.

BERVILLE.

Quelle agitation !

DORVAL, *sans l'appercevoir* :

Tu n'est pas contente d'avoir empoisonné ma
vie : ta fureur me poursuit . . .

BERVILLE, *l'appellant*.

Dorval.

DORVAL, *très-vivement*.

Ah ! mon ami.

BERVILLE.

Qu'as-tu donc ?

DORVAL.

Elle-est ici.

BERVILLE.

Qui ?

DORVAL.

Chez ma mere.

BERVILLE.

J'entends ; mais , qui ?

DORVAL.

Cette ingrante. — Cette parjure. — Amélie.

BERVILLE, *à part*.

Je m'en étois douté.

D O R V A L.

Elle ose t'accuser !

B E R V I L L E.

Moi !

D O R V A L.

Toi-même.... D'avoir causé sa disgrâce, en aspirant à sa main. — Mais, tu penses bien *ce* que j'en ai dû croire.

B E R V I L L E, *légèrement.*

Eh ! quand cela seroit ?

D O R V A L, *surpris.*

Comment ?

B E R V I L L E.

Sans doute : — Ne m'avois-tu pas laissé le champ libre ?..

D O R V A L.

Il est vrai : mais....

B E R V I L L E.

Amélie vaut bien la peine....

D O R V A L, *avec humeur.*

Vous n'en avez pas toujours pensé de même ; & sans vous....

B E R V I L L E, *en riant.*

Tu prend la chose au sérieux ? Ah, ah, ah, ah... Hé ! tranquillise toi, mon ami ; voici le fait : je ne t'en ai pas parlé jusqu'à présent, pour ne point réveiller tes chagrins. — Tu m'avois fait voir Amélie à son retour de Brest. — Il y a quelque tems que ses grand yeux noirs & brillans me re-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 69

vinrent dans la tête : — Je n'avois point d'affaires. — Je me déterminai à lui rendre des soins... là... des soins... Tu m'entends ?

DORVAL.

Passons !

BERVILLE.

Elle ne les reçut pas trop bien. — Mais le Méricourt qui s'en aperçut, & qui brûloit de se débarrasser d'Amélie, me fit, à cet effet, les ouvertures les moins équivoques. J'y répondis par de simples politesses ; il eut la bonté de les prendre pour une demande en forme, & partit de-là pour déclarer à sa niece, qu'il falloit être ma femme, ou sortir de chez lui. J'eus beau lui objecter la répugnance de la petite, & mettre en avant ma délicatesse, le bourreau n'en insistoit que plus vivement ; Amélie elle-même commençoit à céder. — Enfin, mon cher, j'étois un homme noyé, sans un heureux incident qui vint me tirer de ce mauvais pas.

DORVAL.

Quel incident ?

BERVILLE.

Hier au soir, Méricourt, pendant un entretien qu'il m'avoit procuré avec sa niece, & qui devoit être décisif, s'en va devant la chambre d'Amélie ; — Une lettre tombe sous sa main.

DORVAL.

Une lettre ?

E ij

Oui , de ce même Limeuil , dont il t'avoit tant parlé : — Lettre remplie d'expressions très-peu ménagées pour le susdit oncle ; de protestations d'amour pour la niece ; de promesses de venir incessamment la délivrer : — Lettre enfin qui annonçoit un rapt bien & dûement concerté ,

D O R V A L .

Juste ciel !

B E R V I L L E .

Méricourt jette feu & flâme ; Amélie confondue , ne peut proférer une parole : elle est congédiée honteusement ; & moi , je leur fais à tous deux ma révérence. — J'avois envie de tirer parti de la conjoncture : — Mais puisqu'elle est chez toi , il est juste que ...

D O R V A L , *furieux* .

Je resterois ici ! — Je verrois à chaque instant cette méprisable créature ? Je serois sans cesse le témoin de sa fausseté , de son hypocrisie ! — Ah ! j'irai plutôt me cacher dans les entrailles de la terre .

B E R V I L L E .

Tu es fou ! Quelle enfance ! Va , crois-moi , ne songe qu'à profiter de l'occasion , pour te venger .

D O R V A L .

Que me proposes-tu ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 7*

B E R V I L L E.

Ce que très-sûrement je ferois moi-même à ta place : — De renouer avec Amélie, qui doit toujours avoir du foible pour toi ; de lui marquer plus d'amour que jamais ; & d'éviter , sur toutes choses , les explications qui pourroient l'humilier... Elle te saura gré de cette délicatesse , & le reste viendra de soi-même.

D O R V A L , *troublé.*

Malgré sa perfidie , un procédé si noir ? . .
'Abuser de sa confiance ? — Violer les droits de l'hospitalité ? — Chez ma mere ! — Cruel ami !
quelle idée viens-tu me présenter ?

B E R V I L L E.

Une idée toute simple : si elle te cède , tu feras , par toi-même , apprécier sa vertu.

D O R V A L.

Et si elle résiste ?

B E R V I L L E , *malignement.*

D'après ce que tu fais , je me flatte que tu n'en fera pas la dupe. — En pareil cas , mon cher , il faut de la prudence. — Mais il est des moyens sûrs — Et que tu connois comme moi.

D O R V A L.

Tu me fais frémir. — Moi ! — Devenir un Lovelace ! Réaliser des horreurs que l'on croit à peine possible ! — Non , jamais.

E iv

B E R V I L L E, *serieusement, avec force.*
 Quelle foiblesse! — Eh! mon ami, a-t-elle
 eu pour toi le quart de ces ménagemens?

D O R V A L, *comme s'il éprouvoit un
 déchirement intérieur.*

Ah!

B E R V I L L E.

Ne t'a-t-elle pas indignement sacrifié? Ne
 vient elle pas aujourd'hui même insulter à ta
 douleur, tromper ta mere, porter le trouble &
 le désespoir dans ton ame? (*Dorval s'agite vio-*
lement). Et tu balances encore!

D O R V A L, *hors de lui.*

Non: — Je n'y résiste plus —. La rage s'em-
 pare de mon cœur. (*Du ton d'un forcené*) Ah! je
 vais savourer le plaisir de la vengeance! — Elle
 est atroce, — Elle en est plus digne de toi,
 monstre de perfidie! — Tremble Amélie... (*Il*
veut entrer chez sa mere.)

B E R V I L L E, *le suit.*

Songe à te posséder.

D O R V A L, *toujours bouillant & furieux.*
 Oui...

B E R V I L L E.

On te verra, cette après-diné.

D O R V A L, *en entrant.*

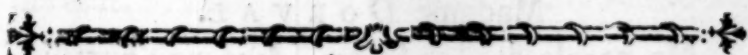
Oui. — Adieu.

(*Berville sort par l'autre porte.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

Madame DORVAL, DORVAL.

DORVAL, *d'un air consterné.*

AH ! ma mere.

Madame DORVAL, *transportée de joie.*

Embrasse-moi. — J'ai retrouvé mon fils.

DORVAL.

Je l'ai trop irritée, je ne parviendrai jamais à la fléchir.

Madame DORVAL.

Que tu la connois mal ! Ah ! mon fils. — C'est un Ange ! — Laissons calmer son trouble, & je te réponds de tout. — J'approuve fort ta délicatesse d'avoir refusé d'entendre sa justification ; mais tu sens bien, qu'après la scène de ce matin, elle a droit de s'en défier. — Je vais la retrouver, je lui ferai croire que j'ai tout expliqué. — Et que te dirois-je en effet ? Elle fut per-

secutée ; elle t'aima toujours ; & le plus insupportable de tous ses chagrins , fut de se voir forcée à te paroître indifférente , pour ne pas cesser de t'être fidèle.

D O R V A L, *à part.*

Seroit-il possible ?

Madame D O R V A L.

Ma parole doit te suffire , & je ne t'humilierai pas jusqu'à te proposer des détails — Tu ne sortiras pas ?

D O R V A L.

Sortir ! dans un pareil moment !

Madame D O R V A L.

Il suffit : je viendrai te chercher. (*Elle sort*).

S C E N E I I.

D O R V A L, *seul (après un moment de silence).*

LE vice a donc fait bien des progrès dans mon cœur ! — Une fausseté si raisonnée , si soutenue ! — Moi , qui rougissois autrefois du plus léger mensonge ! — (*Vivement.*) Non, je n'accomplirai jamais cet horrible projet. — (*Avec ravissement.*) Elle m'aime ! elle me fut fidele ! — (*Passant au sentiment contraire.*) Elle m'aime ? Ai-je donc

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 75

publié que Limeuil?... O femme inexplicable! —
Et ma mere! — Ciel! qui dois-je accuser? —
Mais. — Méricourt lui-même... .. Berville,
mon meilleur ami pourroit il me tromper? Ah!
tout parle contre elle. — Quel supplice! — (*Reve-
nant à la première affection.*) Je ne puis penser sans
horreur... Elle seroit constante Je l'adore
moi-même... Et je serois le monstre?... (*Ap-
percevant Berville*).

SCENE III.

BERVILLE, DORVAL.

DORVAL, *troublé, un peu brusquement.*

AH! te voilà déjà?

B E R V I L L E.

L'accueil est fort gracieux! — Sans doute me
voilà; eh bien! comment vont tes affaires?

D O R V A L,

Fort mal.

B E R V I L L E.

Comment, fort mal? Tout n'est-il pas ra-
commodé, Amélie apaisée, ta mere satisfaite,
& toi l'amant le plus passionné?

D O U V A L.

Je suis. . . . je suis un forcené ; je ne me con-
nois plus.

B E R V I L L E.

Bon ! j'aime à voir cette fureur. — J'entends ;
elle a fait l'héroïne. — Allons ! courage, mon
ami, cela rend la chose plus piquante.

D O R V A L.

Ah ! tu ne peux concevoir le tourment que
j'éprouve.

B E R V I L L E.

Mais qui peut t'affliger dans ce moment ? Tu
fus trahi par une femme, tu es à portée de lui
rendre la pareille. — Je ne vois point. . . .

D O R V A L, *vivement & d'une voix forte.*

Eh ! mon ami, — Tu ne fais pas ... Elle m'aime.

B E R V I L L E.

(*Riant.*) Toi ? ah ! ah ! ah ! ah ! — Eh ! (*serieux*)
tant mieux ; tu en aura moins de peine ; mais
quelles preuves ?

D O R V A L.

L'aveu le plus naïf, puisqu'il étoit dicté par
la colere.

B E R V I L L E, *d'un ton de persifflage.*

Oh ! on ne peut se refuser à tant d'évidence. —
Eh bien ! mon cher, il faut. puisque cela
est ainsi, te hâter de réparer tes torts. — Et
l'épouser.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 77

DORVAL, *vivement.*

Tu me le conseilles ?

BERVILLE, *idem.*

Sans doute. — Dans le fonds, c'est un acte de bon citoyen que se marier ; d'abord on augmente sa fortune. — (*Se reprenant.*) Il est vrai qu'Amélie n'a rien, & que Méricourt pourroit bien. . . .

DORVAL.

Eh ! que m'importe ?

BERVILLE.

Tu as raison : c'est un plaisir si délicat que de faire le bonheur de ce qu'on aime, & les femmes sont si reconnoissantes. . . .

DORVAL.

Ah ! mon ami, sois touché de ma situation ; elle est affreuse. — Quoi ! sérieusement ? . . .

BERVILLE.

Oui, d'honneur, je t'y exhorte de toute mon ame ; il faut faire une fin, au bout du compte ; & moi-même, j'y songe quelquefois ; mais je voudrois aussi une femme extraordinaire. une autre Amélie ; & cela ne se trouve pas tous les jours. — A propos, je te conseille encore de ne point perdre de tems, si tu ne veux être prévenu ?

DORVAL.

Qu'est-ce à dire !

B E R V I L L E.

C'est que j'ai fait une rencontre qui pourroit déranger tes projets d'établissement, — (*Négligemment.*) Monsieur de Limeuil est ici.

D O R V A L, *vivement.*

Il est ici?

B E R V I L L E.

Oui, je viens de le voir, en passant au Palais Royal avec un Officier de ma connoissance.

D O R V A L.

Est-il vrai?

B E R V I L L E.

Je l'avois entendu nommer: mais craignant que ce ne fût un parent, je n'osai pas d'abord lui faire de questions; il me tira bientôt de doute, en refusant une partie qu'on lui proposoit sous prétexte de commissions les plus instantes pour Monsieur de Méricourt. Je me hasardai alors à lui demander s'il connoissoit la nièce.

D O R V A L, *avec inquiétude.*

Eh bien?

B E R V I L L E, *avec un air de ménagement.*

Ah! je dois t'épargner sa réponse.

D O R V A L.

Suis-je assez malheureux?

B E R V I L L E.

Quoi? Si réellement tu es aimé d'Amélie!...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 79

DORVAL.

Ah ! que ne puis-je le croire !

BERVILLE.

Il est vrai que cette arrivée après la lettre dont je t'ai parlé !... Hé ! il peut avoir d'autres affaires. — Enfin je ne décide rien ; mais si tu m'en crois, tu prendras ton parti de façon ou d'autre, & le plus promptement possible.

DORVAL, *furieux.*

Il est tout pris.

BERVILLE.

Comment ?

DORVAL, *idem.*

Oui, je vois tout, & je sens que ma haine !!!
La trahison est odieuse !

BERVILLE.

Ecoute ; cependant...

DORVAL.

Ma fureur est ma seule raison.

BERVILLE.

Je réfléchis que les suites peuvent être funestes ;
& tout bien considéré, je renoncerois...

DORVAL, *avec une surprise mêlée
d'indignation.*

Mais ! Berville, je ne vous conçois pas ! Sans
cesse le premier à réveiller en moi le sentiment de
mes peines, n'avez-vous porté mon désespoir

au comble , que pour en condamner les transports?

B E R V I L L E.

Je ne croyois pas qu'une idée hasardée . . .

D O R V A L, *avec emportement.*

Réflexion trop tardive. — Vous avez versé le poison dans mon sein; les douleurs sont aiguës, & la vengeance seule . . .

B E R V I L L E.

J'apperçois votre mere.

(*Dorval prend aussitôt l'air composé qu'il avoit à la scène premiere*).

S C E N E I V.

Madame D O R V A L, B E R V I L L E;
D O R V A L.

Madame D O R V A L.

N O U S l'emportons , mon fils , & la sensible Amélie consent à t'écouter.

D O R V A L.

Ah ! je cours recevoir mon pardon. (*Il sort.*)

B E R V I L L E.

Madame , je prends beaucoup de part à la joie que vous devez ressentir . . .

Madame

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 21

MADAME DORVAL.

Hélas ! Monsieur, vous n'en eûtes que trop à nos peines ; mais j'ose espérer que , respectant désormais l'heureux changement de Dorval , vous ne troublez plus mon repos.

BERVILLE.

Je ne crois pas , Madame , qu'on puisse me reprocher...

MADAME DORVAL.

Le passé n'est plus rien pour moi , Monsieur : mais c'est à ce prix seul que je puis vous voir avec plaisir. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

BERVILLE, *seul.*

VOILÀ une audience de congé aussi bien conditionnée... Il me paroît que ma réputation n'est pas bien établie ici. — Ah ! mes belles Dames , vous vous repentirez... Et toi , dédaigneuse Amélie , penses-tu que j'ai oublié tes mépris ? .. Non , tu n'es pas encore où tu crois être. — Mais Dorval est trop peu ferme pour m'en reposer sur lui du soin de ma vengeance. — Il s'agit à présent de tirer Amélie de cette maison. —

F

Voyons. (*Il réfléchit.*) Oui... Jacquinson fera mon affaire ; je l'ai laissé chez Cléon ; personne ne le connoît ici. — C'est un Anglois. — L'oncle All-Hearty l'aura envoyé... Oh ! c'est à merveille !... Je les entends revenir. — La nuit approche, allons faire agir nos machines. (*Il sort par le côté, en faisant signe à Dorval.*)

S C E N E V I.

Madame DORVAL, AMÉLIE,
DORVAL.

A M É L I E.

VOYEZ, mon ami, que d'heureux instans ont été perdu pour nous ?

D O R V A L.

Je ne cesserai j'amaïs de les regretter. (*)
(*A part.*) Et je saurai mieux profiter de leur retour.

A M É L I E.

Ah ! Madame, qui m'eût dit que ce jour si triste pour moi, me rendroit ce que j'ai de plus cher au monde : une seconde mere, un amant, un époux.

(*) Dans le commencement de cette Scene, tout ce que Dorval dit d'obligeant ou de tendre à Amélie, doit avoir un air faux & contraint qui indique les sentimens opposés dont il est combattu.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 82

DORVAL, *à part.*

Un époux ! — Je ne le suis pas encore.

AMÉLIE, *remarquant l'air sombre de Dorval.*

Mais... Dorval !... Qu'avez-vous ? — Ecoutez, mon ami, vous êtes plus calme à présent. — Avouez-le moi, sans détour : vous resteroit-il quelques doutes, quelque inquiétude ? Je suis prête à les dissiper.

DORVAL, *à part.*

Elle pourroit se justifier ! — (*Haut*). Moi, des inquiétudes ? Quand votre indulgence me confond ; quand je reçois de votre amour les preuves les plus touchantes ? Ah ! ce sont des remords que j'éprouve ; oui, le souvenir des procédés indignes...

Madame DORVAL.

Ils sont pardonnés.

AMÉLIE.

Ils sont même oubliés. — Mais ; mon ami ; vos préjugés sont différens des nôtres. L'ombre même de l'inconstance est pour nous une tache ; & je craindrois qu'un jour... Ah ! si vous m'alliez reprocher !... J'en mourrois de douleur.

Madame DORVAL.

En seroit-il capable ?

F ij

DORVAL.

Des reproches ! ô Ciel ! Quel sera donc mon partage , si la vertu même n'est pas tranquille. (*A part*). Je ne fais où j'en suis. — Cet air de vérité... (*Haut*). Chère amante ! (*Du ton d'un homme égaré*) (*à part*). Et je serois capable ! .. Ah ! toutes les furies... Non, je n'y résiste plus. — (*Haut*). Amélie !.. (*A part*) Je me perds... (*Haut*) Apprenez... (*A part*) Que fais tu , malheureux ? — (*Haut*). Ma mere...

Madame DORVAL, *allarmée.*

Mon fils !

AMÉLIE, *idem.*

Juste Ciel, ah ! Dorval.

DORVAL.

Je suis un furieux.

AMÉLIE.

Qu'entends-je !

DORVAL, *toujours égaré, & d'une voix forte.*

'Ah ! pardonnez !.. Mon trouble... mes remords... Amélie... je vous adore...

AMÉLIE.

Vous me faites trembler.

DORVAL, *poursuivant*Et j'allois... (*A part*). Je m'égaré...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 31

Madame D O R V A L.

Achevez.

A M É L I E, *à part*

Je n'en puis plus!...

D O R V A L, *hors de lui.*

Ah! plutôt mille morts! — Que la foudre m'écrase si je dois cesser un moment de vous...
(*Revenant à lui-même, il ajoute un peu moins impétueusement*) de vous aimer plus que moi-même.

A M É L I E.

Je respire. — Ah! cruel!

Madame D O R V A L.

Eh! pourquoi nous causer cette allarme?

D O R V A L, *encore troublé cherche à se remettre.*

Ma mere, excusez... Un triste retour sur ma conduite... Des secousses trop violentes pour mon cœur... Ma raison s'en est troublée un moment. — (*Se remettant tout-d-fait.*) Mais le calme y renaît, & me rend à moi-même; à tout mon bonheur.

A M É L I E.

Fasse le Ciel qu'il soit durable!

D O R V A L.

Il le fera, mon aimable Amélie. — De grace; oubliez un instant de délire, dont je n'ai pas été le maître.

A M É L I E,

A M É L I E, lui tendant la main.

Eh ! mon ami, sachez donc être heureux. —
Mais, Madame, mon oncle Méricourt...

MADAME D O R V A L.

Tu me previent : j'allois t'en parler.

D O R V A L.

Quoi ! mamere, après l'indigne traitement ?..

A M É L I E.

Sa rigueur ne m'a point acquittée de la reconnaissance que je dois à ses bienfaits.

D O R V A L.

Tant de cruauté les efface.

A M É L I E.

Que dites-vous, mon ami ? — Si je vous revois aujourd'hui, — N'est-ce pas encore à lui que j'en ai l'obligation ?

D O R V A L, à part.

Cette fille est inconcevable.

MADAME D O R V A L.

Mais quel est ton dessein ?

A M É L I E.

J'oserois vous supplier de m'accompagner chez lui.

MADAME D O R V A L.

Quoi ! t'exposer à ses emportemens ? Je ne l'ai pas trop bien reçu tantôt, comme tu peux penser, & je crains...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 87

AMÉLIE.

Il est incapable de vous manquer.

MADAME DORVAL.

Je le crois : mais , écoute. — J'imagine un meilleur moyen. — Dorval pourroit y aller de ma part ; & sans entrer dans aucun détail , l'inviter à souper avec nous. — Les explications s'ameneroient insensiblement , & avec moins de désagrément pour toi.

AMÉLIE, à Dorval.

Ah ! mon ami , rendez moi ce service !..

DORVAL.

J'y cours. (*A part.*) L'occasion est favorable pour m'éclaircir & revoir mon ami.

MADAME DORVAL, arrêtant son fils prêt à sortir.

Ah ça , mon fils , — Plus de Berville.

AMÉLIE, à part , à Madame Dorval.

Eh , Madame !..

MADAME DORVAL.

J'exige de toi cette preuve d'amitié.

AMÉLIE, bas , à Madame Dorval.

Pourquoi le presser là-dessus ?

DORVAL, à part.

Déjà des sacrifices ! — Mademoiselle , c'est un peu trop tôt.

MADAME DORVAL.

Un homme sans mœurs n'est pas fait pour

F iv

partager avec Amélie & ta mere, un cœur où doit régner la vertu.

A M É L I E.

Il la connoîtra, Madame, les conseils, l'exemple, le bonheur même de son ami la lui feront chérir; il nous aura cette obligation.

D O R V A L.

(*A part.*) Quel orgueil! — Tout cela est concerté.

Madame D O R V A L,

Les risques sont trop grands; & le succès trop douteux.

A M É L I E, *bas, à Madame Dorval,*

De grace n'insistez plus.

Madame D O R V A L.

Dorval. — Je vous en prie. — Promettez-moi de ne plus le voir. — Cela devoit-il vous couter?

D O R V A L.

Je ne fais sur quel fondement vous le jugez si dangereux pour moi. Mais puisqu'il le faut absolument pour votre tranquillité, vous serez obéie: je ne le verrai plus.

Madame D O R V A L

Va, mon enfant, bientôt tu t'en féliciteras toi-même.

D O R V A L, *sort en jettant un regard d'indignation sur Amélie, & en disant.*

Elle m'avoit touché: mais le voile est tombé.



TRAGÉDIE BOURGEOISE. 89

SCENE VII.

AMÉLIE, Madame DORVAL.

Madame DORVAL.

JE ne te comprends pas , ma fille ! Et pourquoi donc te défendre si fort d'une chose qui t'intéresse plus que personne.

AMÉLIE.

J'ai craint d'aigrir Dorval , en exigeant trop tôt ce que le tems peut amener.

Madame DORVAL.

Il n'est jamais trop tôt pour écarter un danger aussi pressant ; & c'est le plus noble usage que puisse faire une honnête femme , de son pouvoir sur un homme qui l'aime.

AMÉLIE.

La situation de son cœur demande encore les plus grands ménagemens.

Madame DORVAL.

Ses remords nous en répondent. — Mais je crois entendre quelqu'un dans l'anti-chambre,



SCENE VIII.

Madame DORVAL, AMÉLIE,
LISETTE.

LISETTE, à Amélie en entrant.

MADemoisELLE; c'est vous que l'on demande.

AMÉLIE.

Moi?

LISETTE.

Oui, un Anglois.

AMÉLIE, avec transport.

Ah! Madame, c'est mon oncle All-Hearty!

LISETTE.

Non, mais il se renomme de lui, & s'appelle
M. Jacquinson.

AMÉLIE.

Il vient sans doute m'en donner des nouvelles.

Madame DORVAL.

Faites entrer. (Lisette sort).

AMÉLIE.

Je suis bien fâchée que Dorval ne soit plus ici :
il auroit partagé ma joie.



S C E N E I X.

JACQUINSON, Madame DORVAL;
AMÉLIE.

AMÉLIE, après les révérences.

EH ! bien, Monsieur, verrai-je mon oncle ?
Et sa santé ?

JACQUINSON.

Miss, elle étoit parfaite, quand je le quittai,
& je l'ai laissé disposé à me suivre au plutôt.

AMÉLIE.

Vous parloit-il souvent de moi ?

JACQUINSON.

Il ne cesse de s'en occuper.

AMÉLIE.

Ah ! je crois le mériter par ma tendresse pour
lui. — Mais, Monsieur, je suis bien reconnois-
sante de la peine que vous avez prise ; car vous
n'êtes pas venu directement ici ? Et mon oncle a
dû vous adresser chez M. de Méricourt ?

JACQUINSON.

Effectivement, Miss, j'en fors. — Et même
je suis charmé de ne vous y avoir pas trouvée.

AMÉLIE.

AMÉLIE.

Pour quelle raison, Monsieur?

JACQUINSON.

C'est que le Docteur m'avoit bien recommandé de ne vous point parler d'affaires devant M. Méricourt; & qu'à juger de son caractère, par l'accueil que j'en ai reçu, j'aurois eu de la peine à m'en débarrasser.

AMÉLIE.

Qu'auriez-vous à me dire de la part de Monsieur All-Hearty?

JACQUINSON.

Miss, des choses qui vous intéressent personnellement, & qui demanderoient un moment d'entretien particulier.

AMÉLIE.

Vous pouvez parler devant Madame; elle me tient lieu de mere; je n'ai point de secrets pour elle.

JACQUINSON.

Permettez-moi d'insister; j'en ai les raisons les plus fortes.

Madame DORVAL.

Ah! qu'à cela ne tienne!

AMÉLIE, bas à Madame Dorval

Eh! non, Madame; restez, je vous en prie!

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 93

Madame DORVAL, *bas à Amélie.*

Je ne vois aucun inconvénient à te laisser seule avec cet honnête étranger! (*Haut*). Dailleurs, j'ai quelques ordres à donner.

JACQUINSON, *à Madame Dorval*
qui sort.

Excusez-moi, Madame!

SCÈNE X.

AMÉLIE, JACQUINSON,

JACQUINSON, *regardant par-tout*
avec inquiétude.

SOMMES-nous seuls, Mifs?

AMÉLIE.

Oui, Monsieur, vous pouvez parler en toute sûreté.

JACQUINSON.

C'est à regret que je me vois forcé de troubler la satisfaction dont vous paroissez jouir.

AMÉLIE.

Que m'annonce ce début?

JACQUINSON,

Armez-vous, Mifs, de tout votre courage ;
il vous est nécessaire.

74 AMÉLIE.

AMÉLIE, éplorée.

Ciel!.. Auriez-vous trompé ma tendresse?
Et mon oncle...

JACQUINSON.

Ce n'étoit qu'un prétexte pour vous rendre un service beaucoup plus essentiel. (*Avec l'air de précaution.*) Apprenez, Mifs, que vous risquez tout à demeurer ici davantage.

AMÉLIE.

Qu'entends-je?

JACQUINSON.

Dorval....

AMÉLIE.

Vous me glacez d'effroi!

JACQUINSON.

Un complot odieux....

AMÉLIE.

Il en feroit l'auteur?

JACQUINSON.

Lui-même.

AMÉLIE.

Le barbare!

JACQUINSON.

Et ses mesures sont si bien prises, que la sauve-garde même de sa mere ne sauroit vous préserver de ses desseins criminels. — J'ai frémi des attentats qu'il médite.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 95

AMÉLIE.

Quelle noirceur ! — (*Vivement*). Il n'en est pas capable ; on vous abuse, ou vous me trompez.

JACQUINSON.

Je voudrois vous épargner une conviction trop cruelle. — Mais pour m'instruire à fond de cet abominable projet, j'ai feint moi-même d'y prendre part ; en un mot, j'ai tout appris, & cette nuit est fixée...

AMÉLIE, l'interrompant, s'écrie en se détournant.

Que t'ai-je fait, monstre farouche ?

JACQUINSON.

On parloit de vengeance ; & Dorval doit, dit-on, la rendre éclatante, en publiant une infamie, dont le succès paroît infaillible, si vous ne vous y dérobiez par la fuite.

AMÉLIE.

Ah ! la mort...

JACQUINSON.

Eh ! Mademoiselle, pourquoi vous abandonner au désespoir ! Il est encore tems d'échapper à vos persécuteurs ; on peut vous procurer une retraite sûre.

AMÉLIE, troublée.

Je n'en ai pas besoin. — Cependant... Je ne saurais assez reconnoître... Monsieur, je suivrai

vos conseils... Mais... L'état où je suis... Ciel!... Il est affreux... Souffrez que...

JACQUINSON.

Je vous laisse à vos réflexions. — Songez qu'il y va de tout pour vous : quant à moi , j'ose assez compter sur votre honnêteté , pour ne pas craindre d'être compromis. (*Amélie ne lui répond que par un signe de reconnoissance. Jacquinson continue, à part*) Berville m'a trompé , elle paroît trop vertueuse... Mais si Dorval persiste : elle sortira. — Je pourrai réparer ma faute, Ne les perdons pas de vue.



SCENE

SCÈNE XI.

AMÉLIE, seule. Pendant l'aparté de Jacquinson elle s'étoit assise, & avoit rêvé profondément, la tête appuyé sur l'un de ses bras, & tournée du côté opposé à celui où étoit l'Anglois. Lui parti, elle s'écrie, après un moment de silence.

DORVAL! — Et c'est ainsi que tu sens le bonheur d'être aimé! — O tendre mere, quels seront tes chagrins!.. Moi!.. Lui porter le coup mortel! — Eh! que me serviroit-il?... (*Elle reste quelque tems abîmée dans ses réflexions, & se relève furieuse*). — Me taire! Non: prévenons le crime, — Développons la trame odieuse... (*se reprenant*) Quoi? trahir ce généreux Anglois, dont la pitié... — (*tendrement*) Dorval! Lui! mon amant! (*avec vivacité*) Il a pû s'égarer — Mais tant de perfidie n'entra jamais dans son cœur. — Je l'entends. Je frissonne. Fuyons. — Qui me retient? — Seroit-il capable?... Mais... (*affectueusement*). Le condamner sans l'entendre! — Eh! puis-je m'expliquer? — Je ne me possède plus... O mon Dieu, veillez sur moi. (*Elle effuye ses larmes, & se compose de façon à ne pas laisser appercevoir sa douleur*).

S C E N E X I I.

D O R V A L , A M É L I E.

D O R V A L , *de la porte , à part.***E**LL E est seule ! — ô bonheur !

A M É L I E.

Il approche ! — A sa vue ... Hélas ! — (*avec ravissement*) Jamais il ne me parut plus aimable.D O R V A L , *les yeux pétillants de joie
& d'amour.*

Amélie ! tout nous réussit. — Il viendra.

A M É L I E , *encore troublée.*

Mon oncle ?

D O R V A L .

Oui. — J'ai eu beaucoup de peine à le déterminer. — A propos , vous avez reçu une visite , pendant mon absence ?

A M É L I E .

Il est vrai : un de mes compatriotes.

D O R V A L .

Eh bien ! vous a-t-il donné d'agréables nouvelles ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE 99

AMÉLIE, *soupire profondément.*

Hélas !

DORVAL, *vivement,*

Vous soupirez ! — Ciel ! Quel nouveau chagrin ? .. Chère Amélie ; si c'étoit un revers de fortune, la mienne peut nous suffire ; & ...

AMÉLIE, *tendrement ... Et cherchant la réponse de Dorval dans ses yeux,*
Quoi ! Dorval , vous m'aimez assez ? ..

DORVAL.

Plus que ma vie ! — Et ! puis-je jamais oublier quels projets bienfaisants vous aviez formé pour moi , dans le tems où vos espérances vous promettoient un sort plus brillant ?

AMÉLIE.

Ah ! que ne furent-ils accomplis ! ces projets si chers à mon cœur.

DORVAL.

Pourquoi vous affliger par d'inutiles regrets ? Apprenons à jouir du présent. — Qui fait même si le sort n'a pas tout arrangé pour le mieux ? Epoux depuis longtems, nous gémirions peut-être l'un & l'autre sous le poids d'une chaîne indissoluble ; un triste devoir auroit déjà pris la place de l'amour ; on ne verroit plus regner entre nous que de vains égards, une bienléance froide & compassée.

Gij

A M É L I E , *l'interrompant.*

Vous le croyez ! Dorval ?

D O R V A L .

J'en crois des exemples malheureusement trop fréquens ; & ma tendresse en est alarmée.

A M É L I E , *avec une effusion de tendresse.*

Ah ! je sens au contraire , que dans une si douce union , tout eût redoublé mon amour ; il eût rempli tous les momens de mon existence ; il eût fait le bonheur de la vôtre. — Eh ! qu'il est ravissant pour une ame honnête de pouvoir confondre sans cesse , & ses devoirs & ses plaisirs !

D O R V A L .

Mais ce sont des devoirs : qui peut nous répondre qu'ils seront toujours agréables ?

A M É L I E .

Vous me le demandez , cruel ?..

D O R V A L , *avec beaucoup de chaleur.*

Ah ! ma chere Amélie , si vous m'aimez autant que je vous aime , pourquoi sacrifier à de vains préjugés , les intérêts de notre amour. Plus il est délicat , plus il se refuse à la contrainte ; laissons le croître au sein de la liberté ; que nos sermens soient écrits dans nos cœurs ; que le plaisir en soit le gage ; ne suivons d'autres loix pour nous aimer , que l'excès même de notre amour.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 105

AMÉLIE, *troublée.*

Quels discours ! — Est-ce à moi ?..

DORVAL, *avec la dernière vivacité & d'un ton ferme.*

Oui, divine Amélie, sachons nous rendre justice. Des cœurs éprouvés par tant de revers & de peines, ont bien acquis le droit de compter sur leurs affections. — Eh ! qui mieux qu'Amélie peut donner au monde, l'exemple de la véritable constance ? Quoi de plus flatteur pour une ame sensible, que cette préférence libre & continuelle de l'objet aimé à tous les autres ? Ah ? ce n'est que dans de si doux nœuds que regnent la sincérité, la candeur ; que les sacrifices les plus pénibles ne coûtent aucun effort ; que tout est plaisir, jouissance.

AMÉLIE.

O Ciel ! il est donc vrai ! — Et je ne le suis pas ? (*faisant un mouvement pour s'en aller.*)

DORVAL, *la retenant.*

Me fuir ! — Eh ! qu'ai-je fait pour m'attirer votre haine ? — Moi, qui donneroie tout au monde pour vous épargner un seul instant de chagrin. — Je ne veux qu'assurer notre bonheur. — Croyez-en mon amour. Ecoutez la voix de la nature. — Elle vous parle comme moi. — Mon Amélie ! (*il se jette à ses genoux, & lui baise la main*).

A M É L I E, *dans le trouble de l'amour combattu par la pudeur.*

Ah ! Dieu ! je suis perdue...

D O R V A L, *toujours pressant.*

Que peut tu craindre d'un homme qui t'adore ? — Ah ! sois sensible à mes tourmens ! — Amélie.... Amélie!..

A M É L I E, *avec un dépit affoiblit par la tendresse.*

Homme sauvage & barbare ! — Demande moi tout mon sang ! — Mais respecte ma vertu.

D O R V A L, *idem, se relevant.*

Ta vertu !.. C'est de m'aimer. — La mienne, c'est de te plaire, de t'adorer, de te le prouver sans cesse — Amélie — Amante adorée. (*Il veut lui prendre les mains*).

A M É L I E, *les retirant avec colère.*

Ah ! c'en est trop ! lâche ! Que prétends tu ? Ne crois pas que jamais...

D O R V A L, *avec indignation.*

Et vous m'aimez, ingrate ?

A M É L I E.

T'aimer ?.. Je te déteste, & ne vois plus en toi, qu'un scélérat, qui ne peut inspirer que de l'horreur.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 103

DORVAL, *furieux*

Ah ! perfide, c'est vous qui m'avez trompé ;
si vous ressentiez tout l'amour que vous avez su
feindre...

AMÉLIE, *s'en allant.*

Non ! je n'en eu jamais, s'il faut te le prou-
ver par des crimes.

DORVAL, *avec toute l'amertume de la
jalousie, & la poursuivant.*

Tant de rigueur n'est faite que pour moi. Dau-
tres ont sçu triompher de cette vertu si sévère. —
Qui fait même aujourd'hui ?..

AMÉLIE, *revenant.*

Poursuis, cruel ! ajoute encore la calomnie à
l'outrage ; Rien ne peut plus m'étonner de ta
part. — Et j'osois me flatter de rendre à ses
devoirs, un cœur aussi corrompu ? — Ah ! Dieu !
tu m'en punis. (*Elle s'appuie sur sa main.*)

DORVAL, *à part.*

Sa vertu me confond. — O ciel ! — Quoi, je
perdrois... Elle peut... (*D'un air caressant*)
« Amélie !..

AMÉLIE, *se relevant furieuse.*

« Tu veux ma mort : tu seras satisfait. — Mon
« sang va rejaillir sur toi. Tu le verras sans cesse ..
« sans cesse, te reprocher ta cruauté. — Pour-
« suivi par tes remords, abandonné de tous,

G iv

» plus odieux encore à toi-même , tes cris m'appelleront en vain — Amélie ne fera plus ; mais
 » son image toujours présente à tes yeux ne te
 » laissera pas un moment de repos. — Tout, jusqu'à ma tendresse, — Ce délicieux sentiment,
 » que tu me force d'abjurer, — Cet amour si
 » vrai, si constant, redoublera l'horreur de ton
 » supplice ; & du fond de la tombe...

D O R V A L, *à part.*

» Quel affreux pressage ! — Ah ! ciel ! » (*) (*Haut*)
 rassurez-vous, Amélie : si j'ai pu vous offenser
 par un excès d'amour...

A M É L I E, *levant les yeux au Ciel.*

Quel amour !

D O R V A L, *poursuivant.*

Mon respect va tout réparer.

A M É L I E, *avec colere.*

'Ah ! laissez-moi.

D O R V A L.

Mon repentir vous répond...

A M É L I E.

Vous m'avez trop appris à le craindre encore
 plus que vos fureurs !

(*) Ceci pourroit encore se retrancher à la représentation.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 105

DORVAL,

Je ne vous quitte pas que je n'aye obtenu mon pardon.

AMÉLIE, désespérée.

Tu veux donc me voir expirer devant toi !
Ah ! s'il est dans ton cœur un reste d'humanité,
je le reclame. — Délivre moi de ta présence.
(*Dorval s'écarte*). (*Elle s'appuie sur le dos d'un
siège, & y reste abîmée dans les plus lugubres
méditations*).

DORVAL, égaré... Très-vivement

Malheureux que je suis ! — Je n'ai plus d'es-
poir... — le crime seul... J'en frémis. — Mais
si je diffère encore, je la perds. — Je ne puis
vivre sans la posséder. — Fatale imprudence !
Tu m'as ravi tous les moyens honnêtes. — Mon
destin... (*s'approchant d'Amélie*). Ah ! pardonne,
Amélie !... (*En s'en allant, & d'une voix forte*).
L'excès même de ta vertu me force d'être plus
coupable.



SCENE XIII.

AMÉLIE, seule. Elle se relève, frappée des dernières paroles de Dorval.

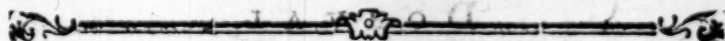
QU'AI-JE entendu ! — Grand Dieu ! — Plus coupable ! .. Dorval ! — De quel horrible crime vas tu donc te souiller encore ? — Ah ! Jacquinson , que ne vous dois-je pas ? — Déplorable mere ! .. Ne pouvoir la consoler ! — Que pensera-t-elle de ma fuite ? — Le monstre en saura profiter. Quel parti prendre ? — L'accuser ? — Eh ! si dans les transports d'une trop juste colere , elle alloit ... Le barbare ! La pitié me parle encore pour lui. — Ah ! pour qu'il soit moins criminel , sachons être plus malheureuse.

Fin de l'acte troisieme.



ACTE IV.

Le Théâtre représente une espèce de pointe formée par deux rues, dont l'une doit avoir assez de profondeur pour qu'on puisse y voir comme dans le lointain, tout ce qui se passe jusqu'à la maison de Madame Hevard ; les feuillots des dernières coulisses doivent y former comme des petites rues. La maison de Madame Dorval se voit du côté opposé à l'entrée de l'autre rue : il doit y avoir une porte réelle (nuit fermée) N. B. Cet effet ne peut être produit par une ferme ; il faut que la décoration soit en chassis, & saillante.



SCÈNE PREMIÈRE.

DORVAL, BERVILLE.

DORVAL, prêt à rentrer chez lui.

AH ! vous m'avez perdu par vos funestes conseils !... Je touchois au moment d'être heureux au sein de la paix & de l'innocence. Je ne puis

plus l'être que par le crime. — Eh ! quel bonheur encore !..

BERVILLE.

Ne vous en prenez qu'à vous-même ; si vous aviez voulu m'en croire...

DORVAL.

Perfide étoit-il tems de m'avertir du précipice , après m'y avoir fait tomber ? Pourquoi rallumer dans mon cœur , une jalousie presque éteinte ? Pourquoi t'efforcer de rendre méprisable à mes yeux Amélie , cette fille si pure ! — Amélie , que je devois adorer , que tu devois respecter toi-même ?

BERVILLE.

Tant d'aigreur de votre part ! — Je ne m'attendois pas à vous voir payer ainsi mes services & mon amitié.

DORVAL.

Eh ! que sont ces services , auprès des maux que tu m'as faits ?

BERVILLE, *d'un ton piqué.*

» Mais , que m'importent , après tout , votre
» amour , vos fureurs , vos crimes , ou vos re-
» mords ... — Si vous êtes coupable , est-ce à
» moi d'en porter la peine ? Ai-je jamais brigué
» votre confiance ? Vous êtes venu me l'offrir ,
» & bien loin d'en abuser , j'ai tâché d'y ré-

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 109

» pondre en vous préservant des dangers aux-
» quels vous exposoit une passion aveugle. —
» Vous vous plaisez dans votre erreur? Vous
» chérissez la source de vos larmes? Eh bien ,
» savourez-en à longs traits toute l'amertume ; —
» mais sachez être juste , & ménagez sur-tout
» vos amis.

» DORVAL, *prêt pleurer.*

» Mes amis ! je n'avois que toi ; juge s'il m'en
» reste encore... » (*)

BERVILLE.

Vous en jugerez bientôt vous-même : elle
paroîtra peut-être dans tout son jour , cette
vertu si vantée ; vous la connoîtrez mieux alors ,
& vous sentirez...

DORVAL, *s'en allant.*

Tu l'outrages encore? — Je ne puis plus rien
entendre.

BERVILLE, *s'efforçant de le retenir.*

Dorval , écoutez-moi.

DORVAL, *en entrant.*

Non , je t'abhorre , & ne veux te voir de ma
vie.

(*) A retrancher aussi à la représentation , ainsi
que tout ce qui sera par la suite marqué de guillemets.



SCENE II.

BERVILLE, *seul.*

IL m'a servi bien mieux que je ne le comptois, — après une pareille Scene il est impossible qu'Amélie ne prenne pas un parti... — mais Jacquinson ne vient point! — il devoit être ici à la nuit fermée. — Une femme seule osera-t-elle s'exposer?.. Ah! si mon Anglois a bien rempli son personnage... Mais voyez donc ce fat, ne prétendoit-il pas?.. (*d'un ton menaçant.*) S'il osoit... Va, mon petit ami, je t'apprendrai qu'un subalterne comme toi n'est pas fait, ...

SCENE III.

JACQUINSON, BERVILLE.

JACQUINSON, *qui étoit déjà à portée, l'appelle à voix basse.*

BERVILLE!

BERVILLE, *à part*

Ah! morbleu! c'est lui! — s'il m'avoit entendu... Jacquinson, est-ce vous?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. ~~PRE~~

JACQUINSON.

Oui : de qui parliez-vous donc ?

BERVILLE.

De ce fou de Dorval qui vient de me prendre à partie.

JACQUINSON, *d part.*

Quel front d'airain ! (*Haut .*) Oh ! oh ! l'aventure est trop plaisante !

BERVILLE.

Eh bien ! quel succès ?

JACQUINSON,

Le plus complet.

BERVILLE.

Notre Amélie...

JACQUINSON,

Elle est désolée.

BERVILLE.

Fort bien !

JACQUINSON.

Elle a donné dans le panneau , de la meilleure foi du monde.

BERVILLE.

Ecoutez donc ; cela étoit plus sérieux que je ne le pensois. Et ce Dorval que je croyois si faible... Sans vous il nous la souffloit.

JACQUINSON.

Tout de bon ?

BERVILLE.

Oui vraiment. — Mais enfin, fortira-t-elle ?
Il est déjà tard...

312 AMÉLIE;

JACQUINSON.

J'ai trop répandu de terreurs dans son ame ;
pour qu'elle ose passer la nuit chez Madame
Dorval...

BERVILLE.

Et la voiture ?

JACQUINSON.

Elle est à vingt pas d'ici, dans la petite
rue.

BERVILLE.

Ah ! mon ami, que de plaisir !..

JACQUINSON.

Tu n'en jouiras pas. (*Haut.*) Oui, la belle
est picquante. (*A part.*) ... Qu'allois-je faire ? —
Mais, j'ai moins de regret...

BERVILLE.

Picquante ? Sur mon honneur ! C'est ce qu'on
peut voir de mieux. — Mais je crois entendre...
Allons à nos postes : infailliblement, elle prendra
cette rue.

JACQUINSON.

Oui : tenez-vous là-bas sur la gauche. Il ne
faut pas que vous paroissiez de sitôt. Moi, je
garderai ce côté-ci. (*Berville se retire & se cache*)
Tâchons de l'écarter de ce piège. — Mais il ne
faut pas l'effrayer tout d'un coup : elle rentreroit
& ce seroit encore pis. (*Il se retire aussi dans la
premiere petite rue*).

SCENE

S C E N E IV.

A M É L I E, seule. Elle sort en tremblant ;
de la maison ; elle a un grand manteau ,
dont la tête est rabatue sur son visage.

M O N Dieu , soutenez-moi. — Jé tremble.
(Regardant du côté où demeure Madame Hevard.)
Heureusement je n'ai pas loin. (Elle fait un pas ,
s'arrête , & se retourne vers la maison d'où elle sort.)
Il faut donc la quitter encore cette maison si
chère ? — Mais. — Quelle différence ! — A la
première fois , il fallut m'en arracher. — Dorval —
Que je t'aimois alors ! — Aujourd'hui c'est toi-
même.. Hélas ! (Vivement.) — Mais , sa mère ..
Ah ! pourquoi la tromper ? — Près d'elle... Quoi !
Pour comble d'horreur , j'aurois des reproches à
me faire ? O ciel ! — Non ; je ne puis croire qu'il
soit capable... (Revenant sur ces pas.) Ren-
trons — (Se detournant avec horreur) Malheu-
reuse ! Que fais-je ? — Eh ! ne l'ai-je pas entendu
ce détestable arrêt ? — Sa bouche même l'a pro-
noncé. (Elle va jusqu'au milieu de la rue , regar-
dant toujours derrière elle.)

SCENE V.

AMÉLIE, JACQUINSON &
BERVILLE *qui surviennent.*

JACQUINSON, *abordant Amélie.*

MADemoiselle,

AMÉLIE, *éffrayée.*

Que voulez-vous, Monsieur?

JACQUINSON.

Ne craignez rien.

AMÉLIE, *marchant.*

Qu'entends-je? C'est la voix de Jacquinson;

JACQUINSON, *tâchant de la retenir.*

Je le fais en effet. — Daignez me suivre.

AMÉLIE, *poursuivant.*

Vous, Monsieur? Ici? A cette heure?

JACQUINSON.

Eh! Mifs, parlez plus bas, ou vous êtes
perdue.

AMÉLIE, *élevant sa voix.*

C'est une trahison...

JACQUINSON

Fiez-vous à moi...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. II5

AMÉLIE, *avançant.*

Cruel! où voulez-vous me conduire?

JACQUINSON, *la prenant par dessous le bras.*

En sûreté.

AMÉLIE, *se débarassant de lui.*

Laissez - moi. (*Elle va rencontrer Berville, qui la saisit & la ramene du côté de la petite rue, où il croit la voiture.*)

BERVILLE.

Enfin, je vous tiens donc en ma puissance;
dédaigneuse Amélie.

AMÉLIE, *se débattant.*

O Ciel! Berville!

BERVILLE.

La résistance est vaine.

JACQUINSON, *se mettant au devant de lui, l'épée à la main.*

Ta te trompes.

AMÉLIE, *s'écrie:*

'Au secours, on m'assassine, hélas!

BERVILLE.

Jacquinson, — y pensez-vous, — c'est moi. —

JACQUINSON.

Je le fais: mais si tu aimes la vie, cede...

AMÉLIE.

Barbares, ayez pitié...

BERVILLE, *tenant toujours Amélie*
 Eh ! mon ami, songez donc...

JACQUINSON.

Perfide : as-tu pû te flatter ?...

BERVILLE.

Le fourbe!

SCENE VI.

LIMEUIL, *sortant d'une petite rue ;
 derriere Berville , avec un Domestique
 qui porte un flambeau devant lui ; & les
 Acteurs précédens.*

AMÉLIE, *ne voyant encore que le
 Domestique.*

AH ! qui que vous soyez , sauvez moi.

BERVILLE.

D'un assassin.

AMÉLIE, *idem.*

D'un monstre.

LIMEUIL, *d Jacquinson , en se rangeant
 du côté de Berville , qui n'a pas encore
 tiré l'épée.*

Quoi ! lâche , vous pressez un homme sans
 defense ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 117

JACQUINSON.

C'est un traître.

LIMEUIL, le force à se défendre:

Je ne souffrirai point...

AMÉLIE.

Que faites-vous, Monsieur? Tous deux ont également conspiré ma perte; daignez m'en délivrer.

LIMEUIL, se battant toujours, désarme
Jacquinson.

Qu'entends-je?

JACQUINSON.

Ah! je suis désarmé.

LIMEUIL, se retournant.

Ramassez votre épée, & recommençons. (*A son Domestique, lui montrant Amélie.*) Prends garde, toi.

BERVILLE, abandonnant Amélie.

Que vois-je? c'est Limeuil! je suis perdu!

AMÉLIE, se retirant du côté du Domestique.
Limeuil!

JACQUINSON, remettant son épée.

Revenu d'une erreur funeste, je ne m'étois armé que pour la défendre; vous vous en chargez, je me retire. (*Il sort.*)

BERVILLE, s'en allant.

Je quitte aussi la partie.

118 AMÉLIE;

LIMEUIL, l'arrêtant, se met en garde;
Ne crois pas m'échapper. — Défends-toi;
(le reconnoissant.) Quoi? C'est vous, Monsieur
de Berville?

BERVILLE.

Oui, Monsieur.

LIMEUIL.

Et vous êtes capable...

BERVILLE, en se retirant à l'écart.

Epargnez-vous tout cet éclat; la plaisanterie
n'en vaut pas la peine.

AMÉLIE.

La plaisanterie, grand Dieu!

SCENE VII.

LIMEUIL; AMÉLIE;
BERVILLE.

LIMEUIL, remettant son épée.

UN scélérat est toujours lâche...

AMÉLIE, relevant sa coiffe.

O mon libérateur! — O vertueux Limeuil!.

LIMEUIL.

'Amélie! — Dieux! quelle rencontre!

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 113

AMÉLIE, *avançant d'un pas.*
Que ne vous dois-je pas ?

LIMEUIL.

A cette heure, où pouvez-vous aller ?

AMÉLIE, *avançant.*

Je cherche la misère loin du crime qui me poursuit.

LIMEUIL.

Se peut-il ?...

AMÉLIE.

Echappée à la séduction, sans vous j'étois victime de la violence, — & ces horribles coups... Hélas !... ils partent d'une main !... car je n'en puis plus douter ; Berville est à la fois le vil corrupteur & l'instrument des crimes de Dorval.

LIMEUIL.

Dorval ! quoi ? cet heureux amant !...

AMÉLIE.

Est aujourd'hui mon persécuteur.

LIMEUIL.

Amélie ! — Ah ! si vous aviez voulu... Mais je ne souffrirai point...

AMÉLIE.

Limeuil, foyez généreux jusqu'au bout, — je rends justice à votre honnêteté, — mais tous mes ennemis sont sur mes traces. — Berville vous connoit... Si l'on vous voyoit avec moi !..

Hiv

Je tremble ; — il est capable de tout. — Si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour vous avoir inspiré des sentimens !...

L I M E U I L , *avec chagrin.*

Que vous ne partagiez pas !

A M É L I E , *avançant.*

Ah ! vous n'êtes que trop vengé ! — tout ce que la calomnie peut inventer de plus atroce...
(*Les deux phrases suivantes doivent à peine être entendues, les Acteurs avançant toujours.*)

L I M E U I L ,

Eh ! Mademoiselle, faites-la taire, en me rendant heureux, — mon cœur est toujours le même.

A M É L I E ,

Plut à Dieu que le mien eut pû changer ! —
(*avançant toujours.*) Mais par pitié pour moi !..
(*Ici Berville revient sur le devant du Théâtre pour les observer, & tout ce qui suit jusqu'à sa réplique, ne doit pas même être prononcé, mais seulement exprimé par la pantomime.*)

L I M E U I L .

» Je ne puis me résoudre à vous laisser encore
» exposée...

» A M É L I E , *avançant.*

» Ne me suivez pas ; je vous en conjure...

» L I M E U I L .

» Tant de défiance est un outrage.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 121

» AMÉLIE.

» Vous me désespérez, » (*Ils sont censés continuer la conversation, mais trop éloignés pour qu'on les entende.*)

BERVILLE.

Ils s'éloignent. — Ce misérable Jacquinson !.. Ah ! Limeuil payera cher l'avantage que ce contre-tems lui a donné sur moi.

SCÈNE VIII.

DORVAL, BERVILLE.

DORVAL, *avec un Domestique qui porte un flambeau.*

O désespoir ! — Amélie ! où la trouver ? (*Au Domestique.*) — Marche, — (*Appercevant Berville.*) Quoi ! je vous vois encore, cruel auteur de mon désastre ?

BERVILLE.

Dites plutôt, votre vengeur.

DORVAL.

Vous ! comment ?...

BERVILLE.

Seul contre deux, j'ai tout tenté pour vous la conserver ; mais Limeuil...

Limeuil !

BERVILLE.

Eh ! quel autre pouvoit...

DORVAL, *avec un cri.*

Elle fuyoit avec lui?...

BERVILLE, *les lui montrant.*

Ils ne sont pas bien loin.

DORVAL, *fait un mouvement pour
les suivre.*

O rage !

BERVILLE, *l'arrêtant.*

Où courez-vous ?

DORVAL.

Les poignarder tous deux.

BERVILLE.

Arrêtez....

DORVAL.

Non, rien ne peut me retener.

BERVILLE.

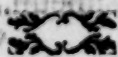
Y pensez-vous ?

DORVAL.

Quoi, lorsque la perfide?... Je veux me baigner dans son sang.

BERVILLE.

Tant de bruit ! & pourquoi ? — Croyez-moi : le plus profond mépris est la seule vengeance que mérite une femme de cette espèce.



SCENE IX.

Madame DORVAL, DORVAL,
BEVILLE.

Madame DORVAL, *toute alarmée.*

EH! mon fils! — vous restez? — On ne la trouve point,

DORVAL.

Voilà, Madame, voilà l'effet de votre cruelle pitié!

Madame DORVAL.

Ah! c'est plutôt celui de vos fureurs. — Vous la quittiez ce soir quand je l'ai vue; — le désespoir étoit peint dans ses yeux; je frémis, — du moins prévenez-en les effets,

DORVAL, *furieux.*

Oui, — je veux... (*A Berville qui le retient.*)
Laisse-moi.

BEVILLE, *le retenant.*

Mon ami, calmez-vous.

Madame DORVAL, *à Berville.*

Mais, Monsieur, pourquoi l'empêcher de la sauver?...

BEVILLE.

Par pitié pour elle-même. — Il couroit la punir.

D O R V A L, *du ton le plus violent.*

Elle est avec Limeuil.

Madame D O R V A L.

Ah! que m'apprenez-vous?

D O R V A L, *idem.*

Berville à l'instant même...

Madame D O R V A L, *à Berville.*

Quoi, toujours vous, Monsieur, dans ces événements sinistres?

D O R V A L, *avec le dernier emportement.*

Ma mère, je l'ai vue...

B E R V I L L E, *feignant de s'en aller.*

Dorval, — c'en est trop. — Je ne puis supporter des soupçons...

D O R V A L, *idem.*

Mon ami! ne m'abandonne pas. — (*A Madame Dorval.*) Quoi, Madame, pour prix de son zèle?... Il vouloit l'arracher des mains du ravisseur : — & vous...

Madame D O R V A L.

J'ignoreis ce service... (*A part.*) Est-il possible.



SCÈNE X.

MÉRICOURT, ALL-HEARTY,
les Acteurs précédens.

MÉRICOURT.

EH ! quoi, tous dans la rue ? — Qu'est-il donc arrivé ? — Madame, expliquez-nous... (*Ils gardent tous le silence & restent les yeux baissés.*) Monsieur ne doit pas vous gêner, (*montrant All-Hearty.*) Il est de la famille, c'est le Docteur All-Hearty, c'est l'oncle d'Amélie.

Madame DORVAL.

Ah ! Ciel !

ALL-HEARTY.

Permettez, Madame, que ma reconnaissance...

Madame DORVAL, *troublée.*

Vous ne m'en devez point, Monsieur.

ALL-HEARTY.

Tout ce que vous avez fait pour ma nièce. Mais, ne puis-je la voir ? — Cette chère petite ! — ah ! si elle savoit que je suis ici !... Je voulois lui ménager une surprise agréable ; mais je craindrois...

Madame DORVAL.

Il me perce le cœur.

ALL-HEARTY, montrant Berville;

C'est là sans doute, Monsieur votre fils?

Madame DORVAL, avec indignation.

Lui?

ALL-HEARTY, sans y prendre garde ;
s'adressant à Berville.

Monsieur, avant d'entrer... Vous l'aimez, m'a-t-on dit?

DORVAL.

O Ciel !

ALL-HEARTY, poursuivant.

C'est une occasion de lui faire votre cour ;
allez la prévenir...

Madame DORVAL, à part.

C'est trop souffrir, je n'y tiens plus. (Elle sort.)

S C E N E X I.

MÉRICOURT, ALL-HEARTY,
BERVILLE, DORVAL.

BERVILLE, à All-Hearty.

VOUS vous trompez, Monsieur, je ne suis point Monsieur Dorval.

MÉRICOURT, étonné.

Que veut dire ceci ? La mere paroît conf-
ternée, le fils ne parle point... (A Dorval.)

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 127

Monsieur, qu'avez-vous donc? — Pour nous recevoir ainsi, ce n'étoit pas la peine...

B E R V I L L E.

Respectez sa douleur.

M É R I C O U R T.

Eh bien! vous-même dites-nous...

B E R V I L L E.

Amélie?...

A L L - H E A R T Y.

Amélie....

B E R V I L L E.

Elle est....

A L L - H E A R T Y.

Je tremble!

D O R V A L , *impétueusement*:

Une furie attachée à mes pas, un monstre que l'enfer a vomi dans sa rage pour me faire éprouver tout ce que l'ingratitude, la fausseté, la perfidie ont de plus noir, de plus barbare...

A L L - H E A R T Y.

Qu'entends-je? Juste ciel! — mais cela ne se peut pas.

M É R I C O U R T.

Quoi! vous-même tantôt...

B E R V I L L E.

Il s'abusoit! mais....

A L L - H E A R T Y.

Ah! tirez-moi de ce doute affreux,

B E R V I L L E , à Méricourt

Vous la connoissiez bien, Monsieur.

M É R I C O U R T .

Je l'avois dit à Madame Dorval, qu'elle se repentiroit...

D O R V A L .

Ma mere ? Elle en mourra.

M É R I C O U R T .

Qu'y à-t-il de nouveau ?

B E R V I L L E .

Limeuil ...

M É R I C O U R T , *vivement & avec horreur.*

Je vous entends ; elle est enlevée.

A L L - H E A R T Y .

O douleur !

M É R I C O U R T .

Je m'en étois douté. — Eh bien, mon cher Docteur !... Falloit-il venir de si loin ?..

A L L - H E A R T I , *désolé.*

Quel coup pour ma vieillesse ! — Bonheur que je me promettois ! tu n'est donc plus qu'un songe. — Amélie, j'ai tout sacrifié pour toi : parens, amis, patrie — Et me voilà !

M É R I C O U R T .

Si vous m'aviez consulté, vous n'auriez pas fait cette sottise. — Abandonner, pour une niece ... Un jeune homme amoureux ... On

le

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 129

» le lui pardonneroit à peine. » Mais vous êtes sensible. — Oh ! c'est une belle chose que la sensibilité ! Voyez où cela conduit ?..

ALL-HEARTY.

Eh ! Monsieur , épargnez-moi...

MÉRICOURT.

» Vous m'avez maltraité tantôt à son sujet ;
» c'est-là que je vous attendois.

ALL-HEARTY.

» Le cruel !

MÉRICOURT.

Et vous , Monsieur de Berville regrettez-vous encore ?..

BERVILLE, *embarrassé.*

Monsieur , jamais...

DORVAL, *sortant de sa rêverie.*

Qu'entens-je !

MÉRICOURT.

Ah ! vous avez beau dire , vous en étiez épris. — Il est vrai que ses refus...

BERVILLE, *à part d Méricourt.*

Oubliez-vous , Monsieur , que ?.. De grace.

MÉRICOURT.

Ah ! on peut en parler à présent. — Quelle joie ne fîtes-vous pas éclater , quand je vous promis ?..

BERVILLE, *avec impatience.*

Brisons là !

150 AMÉLIE,

DORVAL, *à part, regardant Berville.*
Seroit-ce un traître ?

MÉRICOURT.

Soit... Quant à vous, Monsieur Dorval, je vous conseille fort de prendre, en homme sage, un malheur auquel vous deviez vous attendre. On ne vous a pas trompé. — Il y a longtems que je vous ai prévenu. — Si vous n'aviez voulu croire...

DORVAL.

Le bourreau semble se plaisir à me déchirer !

ALL-HEARTY, *à Dorval.*

Ah ! Monsieur, vos tourmens sont les miens. Mais je suis moins à plaindre. — Hélas ! Vous souffrirez longtems ; & moi, la mort secourable...

DORVAL, *vivement.*

Vieillard trop généreux ! Que dites-vous ! Vivez, vivez pour punir une ingrate, pour consoler une mere désespérée, pour adoucir les maux affreux que je souffre. — Vous ferez avec nous — Et ma tendresse... Nous tâcherons ensemble d'oublier... (*pleurant.*) Malheureux ! — Le pourrai-je jamais !..

ALL-HEARTY.

Infortuné jeune-homme ! — Amélie ! Ah ! que je te vois coupable !

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 131

MÉRICOURT.

Occupons-nous d'un soin plus important. — Une démarche aussi criminelle ne doit pas rester impunie ; le deshonneur en retomberoit sur la famille ; réunissons-nous pour demander à la Cour un ordre qui nous réponde , à l'avenir de la conduite d'Amélie.

BERVILLE.

Je vous offre de mes soins.

DORVAL, *à part.*

Quel empressement !

ALL-HEARTY, *à part.*

Tout me devient suspect.

BERVILLE.

J'ai quelques amis auprès du Ministre.

DORVAL.

Les vôtres sont les miens , & je me charge...

BERVILLE.

Il ne feroit pas décent que vous parussiez dans tout ceci.

DORVAL, *très-sechement.*

Quoiqu'il en soit , ne vous en mêlez pas , je vous prie.

BERVILLE.

Je croyois vous obliger. (*A part.*) Il mollit ; hâtons-nous de le prévenir. — Tout seroit perdu si l'on écoutoit Amélie.

130 AMÉLIE,

DORVAL, *à part, regardant Berville.*
Seroit-ce un traître?

MÉRICOURT.

Soit... Quant à vous, Monsieur Dorval ; je vous conseille fort de prendre , en homme sage , un malheur auquel vous deviez vous attendre. On ne vous a pas trompé. — Il y a longtems que je vous ai prévenu. — Si vous n'aviez voulu croire...

DORVAL.

Le bourreau semble se plaisir à me déchirer!

ALL-HEARTY, *à Dorval.*

'Ah ! Monsieur , vos tourmens sont les miens. Mais je suis moins à plaindre. — Hélas ! Vous souffrirez longtems ; & moi , la mort secourable...

DORVAL, *vivement.*

Vieillard trop généreux ! Que dites-vous ! Vivez , vivez pour punir une ingrate , pour consoler une mere désespérée , pour adoucir les maux affreux que je souffre. — Vous ferez avec nous — Et ma tendresse... Nous tâcherons ensemble d'oublier... (*pleurant.*) Malheureux ! — Le pourrai-je jamais !..

ALL-HEARTY.

Infortuné jeune-homme ! — Amélie ! Ah ! que je te vois coupable !

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 131

MÉRICOURT.

Occupons-nous d'un soin plus important. — Une démarche aussi criminelle ne doit pas rester impunie ; le deshonneur en retomberoit sur la famille ; réunissons-nous pour demander à la Cour un ordre qui nous réponde , à l'avenir de la conduite d'Amélie.

BERVILLE.

Je vous offre de mes soins.

DORVAL, *à part.*

Quel empressement !

ALL-HEARTY, *à part.*

Tout me devient suspect.

BERVILLE.

J'ai quelques amis auprès du Ministre.

DORVAL.

Les vôtres sont les miens , & je me charge...

BERVILLE.

Il ne seroit pas décent que vous parussiez dans tout ceci.

DORVAL, *très-sechement.*

Quoiqu'il en soit , ne vous en mêlez pas , je vous prie.

BERVILLE.

Je croyois vous obliger. (*À part.*) Il mollit ; hâtons-nous de le prévenir. — Tout seroit perdu si l'on écoutoit Amélie.

ALL-HEARTY.

— Moi, ce parti m'afflige. — J'ai toujours éprouvé que ces moyens extrêmes...

MÉRICOURT, à All-Hearty.

Quelle foiblesse! — vous me faites bouillir le sang. — Mais, Monsieur, elle est ma nièce aussi bien que la vôtre; elle porte mon nom, & je ne souffrirai point...

ALL-HEARTY.

Mais, avons-nous des preuves?

BERVILLE.

On peut m'en croire; j'ai suivi la trame dès le commencement.

MÉRICOURT.

D'ailleurs n'étions nous pas prévenus? Mais où la trouver?

BERVILLE.

Ne vous embarrassez pas: — j'en fais mon affaire. (*D'un air de mystère.*) Quelqu'un pourroit nous entendre.

MÉRICOURT.

Oui, entrons au logis: nous causerons de tout cela plus à notre aise: (*Appellant All-Hearty.*) Monsieur le Docteur! (*il entre avec Berville.*)

ALL-HEARTY.

Je vous suis.



SCÈNE XII.

ALL-HEARTY, DORVAL.
ALL-HEARTY.

CONNOISSEZ-VOUS bien ce jeune homme ?

DORVAL.

C'est mon intime ami, mon unique confident.

ALL-HEARTY.

J'en suis fâché.

DORVAL.

Pourquoi ?

ALL-HEARTY.

Je puis me tromper, — je ne l'ai vu qu'un moment ; mais son ardeur à seconder la sévérité de Méricourt, cette affectation de relever les motifs qui peuvent irriter toute une famille contre une infortunée... Je la condamne moi-même, je suis prêt à donner les mains à tout, — mais cela ne décèle pas un bon cœur.

DORVAL.

Ah ! Monsieur ; — il a tout fait, il a même risqué sa vie pour réparer l'imprudence d'Amélie.

ALL-HEARTY.

Mais il l'avoit recherchée ; le saviez-vous ?

DORVAL, *troublé*.

Recherchée ! — il est vrai, Berville... O fureur.

SCENE XIII.

LISETTE, ALL-HEARTY;
DORVAL.

LISETTE, *étonnée.*

EH! Monsieur, venez donc, Madame...

DORVAL, *effrayée.*

Ma mere?...

LISETTE.

Elle se meurt.

DORVAL.

Ah! Dieu!

LISETTE, *très-vivement.*

» A peine a-t-elle vu rentrer Monsieur de
» Méricourt & Monsieur Berville, qu'elle est
» tombé dans une espee de phrénésie. — Une
» foiblesse a succédé à ce transport : elle est à
» présent sans connoissance; » — Ma pauvre
Maitresse!

ALL-HEARTY.

O funeste voyage!

DORVAL, *en entrant.*

Juste Ciel! ta colere se lassera-t-elle de m'ac-
cabler?

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

Le Théâtre représente la demeure très-simple de Madame Hevard ; on y remarque un lit, ou plutôt un recoin fermé par un rideau, plusieurs ustenciles de ménage, & une porte qui donne dans un petit cabinet où Amélie est retirée, de façon cependant qu'on l'y voye.

SCÈNE PREMIÈRE. (*)

AMÉLIE, seule.

(Elle est assise auprès d'une petite table, sur laquelle on voit une lampe, & elle tient un ouvrage pour travailler à l'aiguille. Après avoir fait quelques points, elle dit avec inquiétude.)

» ELLE ne revient point? — Charitable
» Amie! — Son zèle pour moi lui auroit-il
» été funeste? — Qui sait si le barbare!... Elle

(*) On peut retrancher ce monologue, & commencer l'Acte par la Scene seconde, en laissant un instant de silence, (jusqu'à l'arrivée de Madame Hevard) pendant lequel Amélie paroîtra abîmée dans la douleur & les réflexions.

» n'aura pas pu voir sa mere. — O tourment
 » inouï! qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour
 » mériter?... Elle ne revient point! tout est perdu
 » pour moi. Les pleurs, la misere, l'opprobre! —
 » vont être mon partage. — L'opprobre! —
 » ah! voilà la plaie la plus profonde! — cruel
 » Dorval! pourquoi t'ai-je connu? — (*Après*
 » *avoir fait quelques points.*) Cependant elle se-
 » roit revenue, si... (*Vivement.*) L'auroit-on
 » écoutée? — Espoir trompeur, tu ne viens
 » me flatter que pour redoubler mon supplice. —
 » (*Elle reprend son ouvrage.*) Ah Ciel! (*Après*
 » *un long silence.*) Je me sens dans un accable-
 » ment... Je n'ai pas la force de travailler. —
 » (*Elle jette son ouvrage.*) O mon Dieu, s'il se
 » peut abrégez le terme de mes peines. — J'y
 » succombe. (*Elle s'appuie sur la table, & pa-*
 » *roît abimée dans sa douleur.*) »

S C E N E I I.

AMELIE, Madame HEVARD.

Madame HEVARD, ouvrant & fermant
 la porte avec précaution.

JE ne la vois pas, — elle se sera retirée dans
 son cabinet. (*Elle y va voir.*) Elle paroît dor-
 mir. — Laissons-là goûter quelques instans de

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 137

repos. L'infortunée ! — quel réveil je lui prépare !
c'est le Ciel qui prend soin de suspendre ses
chagrins.

A M É L I E, *se relevant.*

J'entends parler.

Madame H E V A R D.

Ah Dieu ! elle s'éveille.

A M É L I E, *sortant du cabinet.*

C'est elle : — eh bien, Madame ?

Madame H E V A R D, *à part.*

Je n'aurai jamais le courage... (*Haut.*) Ah !
mon enfant !

A M É L I E.

Vous pleurez ?

Madame H E V A R D, *à part.*

Qui ne s'attendriroit pas ?

A M É L I E, *de cet air froid qui marque
l'excessive douleur.*

Ce silence m'en dit assez, — ils sont tous
insensibles... Je n'ai plus d'espoir, — il faut y
renoncer.

Madame H E V A R D.

Ah ! Mademoiselle, — ne retenez pas vos
larmes, soulagez-vous, pleurez, vous en avez
sujet.

A M É L I E, *toujours de même, avec un
tremblement convulsif.*

Non, je sens... qu'aprésent... rien ne peut plus
m'affecter. — Madame... je veux tout savoir..

138. AMÉLIE.

Ne m'épargnez... aucune circonstance. — Dorval ? ... (*Prenant un air faussement assuré.*) On n'a donc pas seulement daigné vous écouter ?

MADAME HEVARD.

Il n'a pas même voulu me voir.

AMÉLIE.

Le barbare !

MADAME HEVARD.

Monsieur Berville !...

AMÉLIE, *avec indignation.*

Il y étoit ?

MADAME HEVARD.

Hélas, oui, pour votre malheur ! Dorval croit lui avoir les plus grandes obligations ; on ne parle que des efforts généreux qu'il a fait pour vous arracher des mains de Limeuil ; il est l'ame de tous les conseils ; Monsieur de Méricourt l'accable d'amitiés ; Madame Dorval même paroît moins prévenue contre lui : cependant, j'ai peine à croire...

AMÉLIE, *vivement.*

Il outre la mesure. — Oser être à la fois mon assassin, & mon accusateur ! — & je garderois le silence ? faisons parler les loix : — que mon innocence éclate à tous les yeux. — Arrachons-en les preuves du fond même de ce cœur détestable, & que le monstre confondu...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 139

Madame H E V A R D.

Ah ! songez plutôt vous-même à vous préserver des coups qu'il vous prépare.

A M É L I E, *avec la même chaleur.*

Non, c'est à lui de trembler à présent. Li-meuil me servira, — Jacquinson même... J'en saurai tirer des aveux...

Madame H E V A R D.

Encore un coup, ma chère Amélie, renoncez à cette idée, &... (*A part.*) Que vais-je lui dire ? (*Haut, avec beaucoup d'embarras.*) Je gémis de me voir forcée... Mais votre fureté...

A M É L I E.

Qu'ai-je à craindre auprès de vous ?

Madame H E V A R D, *idem.*

J'en suis qu'une femme, & contre la violence...

A M É L I E, *mortifiée, avec l'accent le plus douloureux.*

Je vous entends, Madame, les malheureux sont toujours à charge. — Mais que votre compassion m'accorde encore cette nuit ; & demain dès le matin...

Madame H E V A R D, *avec un transport de tendresse.*

Vous, me quitter ! — moi, vous abandonner ! — qu'ils viennent, les cruels ! — ils n'arriveront à vous qu'en marchant sur mon corps.

140 AMÉLIE,

AMÉLIE, *pleurant.*

Ah ! pardon , — la douleur m'avoit aigrié. —
Mais , que veulent-ils ? — Mon sang ? Qu'ils s'en
abreuvent , ces hommes féroces.

Madame HEVARD.

Ils veulent plus , — vous deshonoré , vous
flétrir , & vous ôter , avec la liberté , le pouvoir
de vous justifier. Berville s'est proposé pour faire
les démarches , — il fait que vous êtes ici. —
Peut-être dès ce soir... Ah ! quand j'y pense ! —
nous séparer ! — je périrai plutôt.

AMÉLIE.

Dieux ! que d'affauts !

Madame HEVARD, *hésitant.*

Eh ! vous ne connoissez pas encore toute votre
infortune !

AMÉLIE.

Ah ! je défie le sort de me rendre plus malheu-
reuse.

Madame HEVARD, *hésitant.*

Vous le croyez ! — Et — Si l'homme du
monde — Qui vous aimoit le plus tendre-
ment — Sur qui vous fondiez vos plus chères
espérances — Dont l'attente...

AMÉLIE, *effrayée, très-vivement.*

Mon oncle All-Hearty ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 141

Madame HÉVARD, à part.

Qu'ai-je fait ?

AMÉLIE.

Il seroit à Paris ?

Madame HÉVARD.

Chez Madame Dorval.

AMÉLIE.

Est-il possible ! Eh bien ?

Madame HÉVARD.

J'ai tout tenté pour obtenir de lui parler un instant ; on m'a dit qu'il le refusoit.

AMÉLIE, éperdue , pâlisant.

Il ne me reste donc plus rien sur la terre ! —
(Elle tombe évanouie.) Ah ! ..

Madame HÉVARD.

Mon Dieu ! Je suis perdue. — Elle expire !
Que faire ? Où trouver du secours ? — Que devenir ? (Elle va à la porte , l'ouvre , revient ;
Dorval entre.) O ciel ! (Courant au devant de
lui.)



SCENE III.

DORVAL, AMÉLIE, Madame
HEVAR.

Madame HEVAR.

MONSIEUR, que voulez-vous ?

DORVAL.

Voir Amélie.

Madame HÉVAR, *le retenant.*

Elle n'est...

DORVAL.

Je fais qu'elle est ici, & rien...

Madame HEVAR.

De grace n'entrez pas, je vous en supplie.

DORVAL.

Vous vous opposez en vain...

Madame HEVAR.

Inhumain, arrachez moi donc le cœur, avant
d'exercer votre rage sur elle; que je n'en sois
pas le témoin.

DORVAL.

Je ne viens point pour...

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 143

Madame HÉVARD, *le retenant toujours.*

Je fais quels sont vos desseins. — Et que vous servira-t-il de ?..

DORVAL.

Ne me réduisez pas à user de violence.

Madame HÉVARD.

Respectez du moins les derniers momens.

DORVAL, *éperdu.*

Que dites-vous ?

Madame HÉVARD.

Peut-être elle ne vit plus.

DORVAL, *la repoussant brusquement, se précipite dans la chambre d'Amélie, en jettant un grand cri.*

Ah ! Ciel.

Madame HÉVARD.

Vous l'emportez : — Ce spectacle manquoit à votre barbarie. — Repaissez-en vos yeux. — Où sont-ils ! Qu'ils viennent traîner devant vous ce cadavre dans une honteuse prison. — Qui peut les retenir... Ils vous suivoient sans doute...

DORVAL, *d genoux aux pieds d'Amélie.*

Ah ! Madame, quel tems choisissez-vous ?..
Amélie !.. Amélie, chère épouse...

AMÉLIE, *ouvrant les yeux.*

Qu'elle voix m'appelle ?

D O R V A L.

C'est votre Amant. — C'est Dorval.

*A M É L I E , se relève en fremissant , &
s'éloigne de Dorval.*

Dorval ! Mon bourreau !

D O R V A L.

Il va tout réparer.

*A M É L I E , se reculant toujours vers la porte
d'entrée.*

Ma bonne amie , défendez-moi.

Madame H E V A R D , à Dorval.

Si vous n'avez l'ame la plus noire , épargnez
lui l'horreur ...

D O R V A L , s'approchant d'Amelie.

Mais daignez m'écouter ; vous verrez ...

*A M É L I E , tirant de sa poche une arme
quelconque.*

Sors, ou je me frappe.

D O R V A L , fait un mouvement.

Ne pourrai-je ? ..

A M É L I E , l'approchant de son sein.

Tu le veux ?

D O R V A L , & Madame H E V A R D ,
ensemble.

Arrêtez.



SCENE

SCÈNE IV.

LIMEUIL, & les précédens.

LIMEUIL, arrive assez tôt pour lui
retenir le bras.

QUE faites-vous, Mademoiselle?

AMÉLIE.

Quoi! vous aussi, Limeuil, vous êtes sourd
à mes prières?..

DORVAL, à part, pâlisant de colère.

Limeuil! il est donc vrai?..

LIMEUIL.

Je viens vous sauver une seconde fois.

Madame HEVARD, à part.

Ah! quelle fatale rencontre!

AMÉLIE.

Vous voulez donc confirmer... Il est devant
vous.

LIMEUIL.

Qui?..

AMÉLIE.

Mon tiran.

LIMEUIL.

Dorval?

DORVAL, *fierement* :

Lui-même.

LIMEUIL.

Quoi ! vous ! ici ! Monsieur ? Etes-vous donc assez malheureux pour ne plus connoître les remords ?

DORVAL, *tourmenté de nouveau par sa jalousie*.

Je suis !... Je suis trop outragé par vous-même pour en souffrir des reproches.

LIMEUIL.

Vous poursuivez une infortunée jusques dans son dernier azile.

DORVAL.

Je poursuivrois jusqu'aux enfers , un rival tel que vous.

LIMEUIL.

Un rival tel que moi ne fuira jamais devant vous... Quoi ! vous n'êtes pas content d'avoir attenté à son honneur ; de l'avoir réduite à s'exposer à tout pour se dérober au plus infâme des complots ?..

DORVAL, *à part*.

Ciel ! il fait tout.

LIMEUIL, *poursuivant*.

Vous vouliez encore la punir de vos crimes ? La voir confondue avec des misérables , dans une retraite avilissante ? Et vous l'avez aimée ?

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 147

DORVAL.

Je ne dois compte de ma conduite à personne, & ce n'est pas par vous...

LIMEUIL.

Vous le devez aux loix que vos crimes vont armer contre vous, & votre indigne complice. — Tremblez, homme méchant; la vérité sera connue; & vous apprendrez bientôt qu'on n'est pas impunément séducteur, calomniateur, & faussaire.

DORVAL.

Faussaire?

AMÉLIE.

Que faites-vous, Limeuil?

LIMEUIL, *reprenant vivement.*

Où, vous l'êtes. — Ou quelque chose de pis encore. Surprendre la religion d'un homme en place, par un affreux libelle, qu'ont dicté le mensonge & la noirceur; changer les tems, les lieux; y supposer des faits, des signatures peut-être... J'étois chez le Ministre quand Berville...

DORVAL, *transporté de fureur.*

Sortons, Monsieur, c'en est trop.

LIMEUIL.

Volontiers; mais auparavant...

AMÉLIE.

Où suis-je? Quelle horreur! quels combats!

K ij

DORVAL.

Non ; il faut à l'instant même...

LIMEUIL, *prêt à sortir,*

Je vous suis ; descendons.

AMÉLIE.

Qu'allez vous faire ?

LIMEUIL, *idem.*

Délivrer la terre d'un monstre, ou périr de faim.

DORVAL, *repoussant Madame Hevard ;*
qui le retient.

Laissez-moi.

Madame HEVARD.

Eh ! Monsieur...

AMÉLIE, *prêt à se jeter à leurs pieds ;*Ah ! cruels ! Vous voulez donc ma mort ? —
Limeuil ! au nom de Dieu !..LIMEUIL, *la retenant avec indignation ;*

De la pitié pour lui ! Avez-vous oublié ? ..

AMÉLIE, *en sanglottant.*

Je l'aime, hélas ! C'est tout ce que je sens.

DORVAL.

Qu'entends-je ? Amélie !

LIMEUIL.

L'ingrat !

DORVAL, *à part.*

Je reste confondu.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 149

LIMEUIL.

Que ne suis-je aimé comme lui!

DORVAL, *transporté.*

Quoi! vous ne l'êtes pas? Ah! dévoilez-moi cet affreux mystère.

AMÉLIE.

Vois & respecte en lui mon libérateur; c'est lui qui m'a sauvé des mains de ton perfide ami.

DORVAL, *prêt à sortir.*

Le traître! il périra. — Je cours chez le Ministre...

LIMEUIL.

Il n'est plus nécessaire; je l'ai désabusé, & sa confiance a daigné me remettre ce monument de la méchanceté la plus atroce.

DORVAL, *l'arrachant des mains de Li-*

meuil, le parcourt.

Donnez. (- Il lit.) Quel monstrueux assemblage d'imposture! — Que vois-je? La signature d'All-Hearty?..

AMÉLIE, *soupirant.*

Ah!..

DORVAL, *poursuivant.*

Celle de ma mère? — La mienne même. — Elles sont fausses. — Ah! Mademoiselle, je suis un coupable; en horreur à moi-même. — Mais le Ciel m'est témoin que jamais...

» AMÉLIE.

» Fuyez-moi : c'est la seule preuve que j'exige
» de votre repentir.

» DORVAL.

» Que je suis malheureux ! — Daignez m'en-
» tendre.

» AMÉLIE.

» Je serois punissable moi-même. — Après le
» projet infernal...

DORVAL, *se jettant à genoux.*

Eh ! mon cœur ne l'eut jamais formé ; — Une
» aveugle jalousie , de funestes conseils , la vio-
» lence même de mon amour ; voilà les sources
» de mes crimes. — Mais au moment de votre
» fuite , je brûlois de les expier. — peignez-
» vous mon état. — Je vous cherche partout pour
» vous fléchir , ou mourir à vos genoux. — Je
» rencontre Berville. — Vous vous éloignez. —
» Je vous vois , c'est avec un rival ; il m'en assure ;
» il le connoît : tout sembloit confirmer son
» imposture : une lettre surprise par Méricourt. —
» Lui-même me l'avoit montrée. — Amélie ! ..

» AMÉLIE, *le force de se relever.*

» LIMEUIL.

» Une lettre ! Je ne lui ait jamais écrit.

» AMÉLIE, *avec indignation.*

» Ainsi , vous m'avez cru la plus fausse des
» femmes ! — Que ne persistiez-vous dans vos
» mépris. — Je vous l'aurois pardonné. — Mais ,

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 151

■ feindre tant d'amour, tant de délicatesse ! Ecar-
■ ter avec soin toutes les explications pour m'ac-
■ cuser , pour m'outrager , pour me deshonor
■ ensuite ! — Ah ! Dorval ! — Non jamais ...

DORVAL.

■ C'en est trop ! (*) Le scélérat ! Il a causé
■ ma ruine. (*Il sort furieux.*)

AMÉLIE.

Où court-il ? — Ah ! Limeuil , suivez-le ...
Je crains ...

LIMEUIL.

J'obéis ; soyez tranquille. (*Il sort.*)

AMÉLIE.

Hélas ! Je tremble pour sa vie !

(*) Beaucoup de gens m'ont assuré que tout cela se-
roit froid. Cependant il me semble que cette justifica-
tion rétablissant un peu Dorval dans l'esprit d'Amélie ,
amène plus naturellement la catastrophe , qui cesseroit
d'être vraisemblable s'il restoit à cette infortunée quel-
ques raisons de haïr son amant ; au reste on pourra
faire le retranchement indiqué par les guillemets.



S C E N E V.

A M É L I E, Madame H E V A R D.

A M É L I E.

A H ! Madame, (*Elle reste pensive.*)

Madame H E V A R D.

Eh ! ma chere Amélie, reprenez courage. Ce qui me console, c'est que Monsieur Dorval ne paroît plus si coupable que je le croyois. — Je commence à espérer que tout cela tournera aussi heureusement qu'on peut le désirer. — Mais d'où vient cette agitation ?..

A M É L I E.

Eh ! que ne l'assurois-je de son pardon ? Il ne feroit pas sorti.

Madame H E V A R D.

Il va revenir, sans doute. — Qu'avez-vous donc ?

A M É L I E, toute agitée.

N'entends-je pas des cris ? Je frémis !

Madame H E V A R D.

C'est un effet du trouble...

A M É L I E.

Non : je ne me trompe pas ; c'est Dorval.

TRAGÉDIE BOURGEOISE. 157

Madame HEVARD.

Quelle idée ?

AMÉLIE.

Ah ! ma bonne, courons ...

Madame HEVARD.

Où voulez-vous aller ?

AMÉLIE.

Le secourir. (*Appercevant Limeuil.*) Mais, que vois-je ?

SCENE VI.

LIMEUIL, AMÉLIE, Madame
HEVARD.

LIMEUIL, *tout troublé, l'épée à
la main.*

O malheureuse Amélie !

AMÉLIE.

Dorval ...

LIMEUIL.

Vous êtes vengée. — Mais ...

AMÉLIE.

Achevez.

LIMEUIL.

Berville... Le traître m'attendoit. — Dans

374. A M É L I E.

L'obscurité, il a pris Dorval pour moi; & l'a acheté...

A M É L I E.

Il n'est plus, ah! (*Elle tombe à la renverse.*)

Madame H E V A R D.

Ah! mon Dieu!

L I M E U I L.

Qu'ai-je fait! — Amélie... Ecoutez moi —
Le coup n'est peut-être pas mortel: — On peut
le rappeler à la vie: — Il a reçu les secours les
plus prompts. — Sa mere... Toute la famille est
convaincue de votre innocence: — Le Docteur
All-Hearty a reconnu la lettre qu'on m'attribuoit. — Dorval même...

A M É L I E, *d'une voix foible & mourante.*
Rendez-moi mon Amant.

Madame H E V A R D.

Eh! Monsieur.

L I M E U I L.

Dorval a demandé à la voir. — Il faudroit lui
dérober... Mais les voici! A.



TRAGÉDIE BOURGEOISE. 155

SCENE VII.

MADAME DORVAL, MÉRICOURT;
ALL-HEARTY, DORVAL, *soutenu*
sur leurs bras, AMÉLIE, *mourante*;
LIMEUIL, Madame HEVARD.

ALL-HEARTY, *entrant le premier, &*
apercevant Amélie du côté du cabinet.

QUE vois-je ? Hélas ! — Est-il possible ! —
Amélie !... (*A Méricourt, qui entre, en soutenant*
Dorval, avec un domestique.) Ah ! Monsieur, de
quels maux vous êtes la cause !

MÉRICOURT.

Comment ? (*l'apercevant aussi, s'arrête, &*
recule Dorval.) Oh Dieux ! elle se meurt !...

MADAME DORVAL, *hors d'elle-même*;
ne pensant qu'à Dorval.

Que dites-vous ! éloignez mon fils.

LIMEUIL.

Oui, je vais vous aider.

DORVAL, *d'une voix affoiblie*.

Je ne la vois point. — Amélie. (*s'avançant*
malgré sa foiblesse.) Ciel ! quel spectacle ! — (*Il*
paroit éprouver un redoublement de douleur.) Amé-
lie... (*On fait quelques efforts pour l'éloigner.*) Pour-
quoi m'en écarter ? Laissez-moi la douleur de
mourir auprès d'elle.

Madame DORVAL, l'embrassant & le retirant.
Ah ! mon fils, mon cher fils !

DORVAL.

Ma mère !.. Amélie !.. Pardon ! (*Amélie ouvre les yeux.*)

ALL-HEARTY.

Elle respire encore !

A M É L I E, ouvre les yeux & les promène
sur toute l'assemblée.

Ah ! Dorval, — je te vois, — donne moi
la main : Madame, — & vous que j'ai tant de-
siré, — généreux All-Hearty ! All-Hearty se
jette dans ses bras.)

MÉRICOURT.

Ma chère nièce, oubliez...

A M É L I E.

Que vous m'avez mal connue ! — consolez
mes derniers momens, & formez vous-même des
nœuds... Hélas ! qui devoient être plus durables. —
(*Méricourt met la main de l'un dans celle de l'autre.*)

DORVAL, rendant le dernier soupir.

Ah ! quelle consolation pour moi... de mourir
ton époux.

A M É L I E, elle meurt en le tenant embrassé.

Dorval !.. Cher amant, je te suis... Nous
allons être heureux.

Madame DORVAL, avec un cri.

Mes enfans ?

20 JY 63

(*Tout le monde les entoure, & la toile tombe.*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.